



« Etre citoyen c'est posséder le sentiment de se reconnaître dans une vie collective,
en même temps que la certitude de pouvoir agir pour déterminer cette vie-là »

Edgar Morin

Age de la Tortue

2007

Rapport rédigé par Dominique Cottereau, Echos d'Images

SOMMAIRE

Correspondances citoyennes a pour ...	3
Introduction	4
Projet artistique citoyen	4
Un accompagnement sociologique empathique	5
Pour dire ce qui est en jeu	6
Chapitre 1 : Paysage	9
Le Blosne vu du dehors	10
Le Blosne vu du dedans	12
Chapitre 2 : Vivre au Blosne	15
De l'enfance : socialisatrice	16
De l'immigration : entre-deux	18
De l'urbanisme pourvoyeur de vie sociale	21
Chapitre 3 : Citoyenneté	23
S'entendre sur le mot	23
Figures de la citoyenneté au Blosne	24
Pour en être	27
Chapitre 4 : L'art de proximité, pour s'engager	30
Entre ce qui est et ce qu'on aimerait qui soit : le trajet anthropologique	30
Pour dire « oui tout de même à la vie »	31
L'imagination s'inscrit déjà dans une forme d'engagement	32
Chapitre 5 : Un acte d'éducation populaire	34
Une éducation populaire par agitation de l'ordinaire	34
Une éducation populaire par inscription	
dans les grands mouvements sociaux du même nom	36
Chapitre 6 : Des rebonds de paroles en guise de production artistique	38
L'exigence artistique	38
Démarche première : connexion artiste – habitant	39
Une soirée pour donner un souffle collectif	42
Une exposition pour inviter à continuer	43
Pour conclure	45

« Correspondances citoyennes a pour

Point de départ une

Résidence d'artistes dans le quartier du Blosne, dont l'

Objet est la rencontre avec le quartier, la rencontre des habitants et la construction d' "une correspondance citoyenne" avec deux habitants.

Chacun se prête au

Jeu d'

Ecrire une correspondance, autour des

Thèmes de l'urbanisme, de l'immigration et de l'enfance.

Adressée à un élu, un voisin, un ami, un proche, elle donnera à connaître le

Regard que chacun de ces habitants porte sur son quartier, et livrera leurs pensées, doutes, espérances, sentiments...

Toutes les formes sont possibles : lettre, vidéo, dispositif sonore...

Il est demandé aux auteurs de s'engager en

Signant leur correspondance : leur parole doit être assumée, revendiquée. Afin qu'un dialogue puisse se

Tisser entre citoyens, les correspondances seront données à voir et à entendre dans le quartier :

Interpeller les gens, les inviter à se

Questionner et les inciter à répondre. Le projet Correspondances Citoyennes est donc

Une tentative de dialogue sensible pour une appropriation collective

Et vivante de notre vie

Commune.

Il permet de favoriser l'expression des habitants et de

Transmettre leur parole. Il

Ouvre ainsi à ce qu'il

Y ait un

Echange, un véritable dialogue qui nous rassemble et

Nous accompagne à vivre ensemble. »

INTRODUCTION

Projet artistique citoyen

Janvier 2007, Alain Helou, metteur en scène, est le premier de ces artistes qui vont arpenter le quartier du Blosne à la rencontre de ses habitants. Il s'y immerge totalement, pendant les dix jours de résidence, se mettant en attitude d'ouverture, de mise à disposition de l'advenant ... qui advient : la rencontre de Louise et de Jean-Pierre. De ces rencontres naissent des slogans affichés dans le quartier, une lettre questionnant les aménageurs.

Interpellations

Greg Nieuwart, documentariste, lui succède. Il connaît bien le Blosne pour y avoir déjà travaillé, mais l'insolite surgit de STMicroelectronics. Sous les pluies froides de février il va de porte en porte collectant les histoires, petites et grandes, autour de l'usine. Madame Lerouyer, Madame Gallier, Paul Bertin, Madame Ruolland et les autres parlent, se laissent photographier, partagent le café.

Portraits

« D'ici et d'ailleurs » était l'idée en tête d'Adeline Keil, photographe, lorsqu'elle a posé son regard sur le Blosne. L'interculturalité guide ses travaux, le Blosne, multicolore, fait sens. Monsieur Jorge, né au Portugal, et Madame Sirkel, d'origine turque, témoignent de leur intégration.

Récits de vie

Paloma Fernandez-Sobrino, comédienne, danseuse, écrivain, a la rencontre facile. Au détour des rues et des gens, elle accroche Asmae, Lidia, et Violette. Des mots s'envolent entre le Blosne et Santo Domingo, entre Rennes et Madagascar, entre la Bretagne et l'Espagne, entre la France et le Maroc.

Cartes postales

Mars, premiers bourgeons, Régis Guigand prend la place. Ecrivain, comédien, graphiste, il ne sait pas d'emblée quel médium lui sera utile. Ce qui importe d'abord c'est l'appropriation des lieux. Errer, flâner, entrer dans les espaces de socialité et rencontrer Quattro Connection puis Danièle. Ils parlent de l'école, de l'espace public, des arbres, des bons et des mauvais moments. Ils en parlent, puis l'écrivent.

Lettres

Nylso, auteur de bandes dessinées boucle le voyage en avril. Ses contraintes personnelles : faire de la BD, toujours avec le même rottring, dans un même format, sur un même type de papier, toujours dans un trajet, dans une démarche, en mouvement. Il arpente ainsi le quartier, quadrille, d'abord seul, puis à l'écoute de Luc et accompagné d'Abderaman.

Images

Des gens, des lieux, des paroles, des images qui embarquent et engagent.

Tel était le projet de *Correspondances citoyennes* : offrir une résidence à six artistes, dans le quartier du Blosne, pour construire avec les habitants un sens commun à l'existence sur le territoire. La citoyenneté en est le cœur, l'art en est le moteur, vivre ensemble en est l'enjeu.

Le projet s'est déroulé en quatre temps :

1/ sa préparation en 2006 pour poser les enjeux et les objectifs, chercher les partenaires, associer les artistes.

2/ les résidences, de janvier à avril 2007, pendant lesquelles les artistes se sont succédés, accompagnés par Tanguy Hoanen, porteur du projet.

3/ un repas festif le 27 avril rassemblant tous les acteurs, correspondants, artistes, partenaires mais aussi familles, voisins, amis et passants, sous un chapiteau habillé des correspondances.

4/ une exposition du 4 au 17 juin ouverte à tous, et soucieuse de donner l'envie à d'autres de poursuivre le dialogue citoyen.

Un accompagnement sociologique empathique

Pendant tout ce temps-là je suis venue écouter, questionner, observer, échanger avec les porteurs du projet. Je définissais ma méthode de sociologue de proximité dans la démarche d'interprétation participante. Il s'agit d'une démarche scientifique qui situe le chercheur dans la combinaison du regard objectif et de l'attention subjective, une « sociologie vagabonde » comme la nomme Michel Maffesoli.

L'objectivité se gagne par l'apport de données conceptuelles et théoriques issues de la sphère des sciences humaines. Sociologues, anthropologues, historiens, psychologues, géographes ont déjà, avant nous, exploré le monde humain, ses façons de vivre ensemble, de déployer la citoyenneté, de s'enraciner sur un territoire, de fertiliser et mettre en mouvement son imagination et son engagement. Les concepts deviennent alors des outils de compréhension de la réalité. Ils nous aident à

prendre du recul et à relativiser. Je m'en suis servi comme un fond de pensée, comme un spot qui va éclairer tel ou tel aspect du projet.

Mais aucun concept ne peut être plaqué froidement sans une approche plus impliquée vis-à-vis du contexte au sein duquel nous les utilisons. La sensibilité du chercheur prend alors le relais et vient mettre le sens sur l'ici et maintenant. C'est comme mettre en symphonie une pluralité d'instruments et révéler le sensible de la partition. « Nous avons besoin d'un principe de connaissance qui non seulement révèle mais respecte le mystère des choses » écrivait le sociologue Edgar Morin¹. J'ai tissé ensemble les concepts et les paroles des habitants et des artistes.

¹ Dans **La méthode 1 : la nature de la nature**, éd. du Seuil, 1977, p.21

Le cerveau humain est doué de deux modes interprétatifs du réel : l'analyse formelle qui rationalise les informations mais en les découpant en tranches (guidée par notre hémisphère gauche) et l'intuition émotionnelle qui humanise et globalise les informations (guidée par notre hémisphère droit). C'est grâce à l'équilibre des deux que nous décryptons en permanence ce qui se joue dans nos existences. Autant nous servir de cette richesse dialectique, elle nous maintient entre les bornes de l'indifférence taciturne et de la passion aveuglante.

C'est donc avec une certaine bienveillance que j'ai accompagné le projet, donné mes points de vue, exposé mes réflexions au fur et à mesure de l'avancement de l'action. Un chercheur peut être engagé, il n'y perd pas la lucidité nécessaire à l'exploration du réel s'il garde à l'esprit et s'il interroge sans cesse la relation qui le lie à ce réel. Pour moi la recherche n'a de sens que si elle sert un projet de société, elle est donc fondamentalement engagée.

Pour dire ce qui est en jeu

L'objet de ce rapport est de développer les intentions, la démarche et les productions de *Correspondances citoyennes* : dire ce qui s'est engagé dans ses rouages, ce qui était « en-jeu », et être utile à la poursuite de l'action.

Il ne s'agit pas d'une évaluation-contrôle qui discuterait si oui ou non les résultats escomptés ont été obtenus. La production artistique mise à part, un tel projet ne peut se contenter d'objectifs opérationnels de courts termes. Œuvrer pour la citoyenneté est de l'ordre des valeurs, des finalités vers lesquelles on ne peut que tendre mais que l'on n'atteint pas en une seule action (sauf sous la contrainte et dans la peur). D'ailleurs Tanguy Hoanen le disait lui-même « il ne s'agit pas de dire “voilà ce qu'il faut faire”, mais d'affirmer que les habitants ont la légitimité à donner leur avis ».

Correspondances citoyennes est une invitation au dialogue et non une obligation. C'est une de ces actions territoriales qui, par agitation de l'ordinaire, provoque le questionnement, la curiosité, l'échange de paroles et de points de vue. Le résultat est dans le processus lui-même, car non seulement la démocratie signifie liberté d'opinions mais en retour la diversité des idées enrichit le débat citoyen, lui donne sa vitalité et sa productivité, servant le projet même de cette démocratie. Pour qu'il y ait démocratie il faut que le plus grand nombre de ses citoyens donne son avis, l'objectif de *Correspondances citoyennes* était bien là : donner la parole à toujours plus de citoyens, pour que chacun se retrouve habitant d'ici et participant de la vie collective. « La régénération démocratique suppose la régénération du civisme, la régénération

du civisme suppose la régénération de la solidarité et de la responsabilité », *Correspondances citoyennes* s'inscrit en plein dans cette nécessité relevée par Edgar Morin². Louise, habitante de longue date dans le quartier du Blosne le disait : « on nous donne rarement la parole, à nous les petits, je ne savais pas que je pouvais parler comme ça. Ca nous valorise ».

Je vais donc ici rendre compte du processus de déploiement de la citoyenneté dans un quartier où l'espace public est rempli du chant des oiseaux plus que des conversations de rues, et où les lieux de rencontres sont trop rares.

Il s'en produit beaucoup des actions d'animation de quartier dans les villes, l'originalité de celle-ci est de se servir de l'art comme moyen d'expression citoyenne, l'art à la fois pour écouter le quartier, interroger les gens, établir un dialogue entre deux, entre trois, dix, quatre-vingt-dix, et peut-être plus à l'avenir, d'ici ou de plus loin. La rumeur monte, lentement, de proche en proche, qu'au Blosne on se parle et on s'écoute.

Avant d'aborder cette question de l'art, nous nous installerons dans le quartier du Blosne. Qu'en dit-on (chapitre 1) ? Comment y vit-on (chapitre 2) ? Que veut dire être enfant dans le quartier ? Être immigré ? Et en quoi l'urbanisme influence-t-il la vie sociale et le sentiment individuel ? Quelques réponses seront données par les habitants au travers des correspondances ainsi que par les artistes qui y ont établi leur résidence.

² Dans *Les sept savoirs nécessaires à l'éducation du futur*, éd. du Seuil, 2000, p. 127

Un quartier est plein des gestes de la vie quotidienne, des souffles de l'existence ordinaire; commerces d'émotions, tissage des rêves et de la réalité, mélange subtil d'ordonné et de désordonné, d'invitations et d'évitements, d'être et de paraître. Tout cela se niche-t-il dans des formes de citoyenneté ? La citoyenneté est-ce seulement vivre ensemble ? Et comment ? Là encore les paroles d'habitants nous offriront quelques éléments de réponse (chapitre 3).

Ensuite alors, nous prendrons de la distance sur le mode d'intervention choisie par l'Age de la Tortue pour entrer dans cette partition citoyenne. Nous verrons, en explorant le trajet anthropologique de l'humanité, que l'imagination créatrice qui soutient la production artistique, est sans doute un des meilleurs moyens pour créer de l'engagement. La distanciation, à elle seule, produit de l'indifférence. L'imagination, en mettant le monde en images, nous le donne à rêver, à nous y impliquer (chapitre 4).

Agiter l'ordinaire, et le faire volontairement, avec un processus et dans une intention, c'est faire acte d'éducation populaire, au sens noble du terme. L'éducation n'est pas surplomb de savants au-dessus d'ignorants, elle est accompagnement au changement (chapitre 5).

Ce changement n'a pas besoin d'être spectaculaire pour advenir (sinon l'éducation serait dressage ou, pire, dictature). Le choix de l'art d'ailleurs est le choix de l'ouverture à tous les possibles. Seule ligne directrice : aller vers un meilleur pour le plus grand nombre. Les résultats en seront des rebonds de paroles sensibles : des « je » parleront à des « tu », les « tu » répondront aux « je » puis à d'autres ... cela pourrait bien combiner des « nous »

oeuvrant pour un quartier aux liens étroits et orientés vers un vivre-ensemble concerté (chapitre 6).

« Le sentiment de communauté est et sera source de responsabilité et de solidarité, elles-mêmes sources de l'éthique » prétend Edgar Morin³. *Correspondances citoyennes* s'y emploie.

³ Dans **La méthode 6 : Ethique**, Seuil, 2004, p.17

Chapitre 1 – PAYSAGE

*Le Blosne ruisseau
court vers Bréquigny
le Blosne ruisseau inaudible mêlé de milliers de voix
le Blosne ruisseau invisible
ZUP
ZUP SUD
Landrel, Thorigné, Sofia
Pragues hautes ourmes, Bosnie
Périmètre invisible où l'on se sait chez soi*

*la ville
beaucoup de fenêtres et de chemins
un tracé contourné
des porches pour portes
des bas de tours
des passants, des poussettes, un but isolé
un décor diurne préparé pour l'usage
usité plus qu'usé
vision horizontale d'un paysage vertical
vert et gris presque bleuté*

*quartier 11 découpé
se livrer aux hasards
zoner*

Alain Helou – Extrait

Le Blosne, c'est un lieu, des gens qui vivent, des gens qui passent, une histoire, des changements au fil du temps, des logements, un réseau de circulation, des arbres, des haies, le métro, des chiffres, des plans, des pourcentages, des catégories socioprofessionnelles, des jeunes, des moins jeunes ... Il y a ceux qui y vivent et ceux qui en parlent, ceux qui le respirent et ceux qui le projettent ... Le Blosne vu du dedans et le Blosne vu du dehors.

Ces deux points de vue sont orientés vers un même lieu, une même réalité, mais la façon d'en parler diffère. Le premier est celui des habitants dont les désirs sont de travailler, payer le loyer, nourrir et éduquer les enfants, se former, se détendre, se cultiver, se soigner. Le second est celui des spécialistes dont le métier est de décrire, prescrire, nommer, proposer, bâtir. Normalement les seconds sont au service des premiers, mais trop souvent ils pensent déjà tout savoir sur eux et se fient à leur expertise sans les ré-interroger.

A l'heure où la question est posée : « d'ici 15 ans, quel avenir pour le blosne ? »⁴, sans doute que travailler ensemble ces deux types de points de vue permettrait de construire un projet de quartier partagé.

⁴ **Le Rennais**, avril 2007, n°343, p.18

Le Blosne vu du dehors

Le Blosne⁵ est un quartier du sud de Rennes qui possède une histoire urbaine récente. Avant 1957 c'était encore des champs, quelques fermes, des arbres, des haies, et un ruisseau : le Blosne, qui ne donnera son nom au quartier qu'en 1991.

Dans les années cinquante, l'équipe municipale décrit les difficultés de gérer la pression démographique. Pour faire face à la nécessité de planifier le développement de la ville et à une demande de logements toujours plus forte, on profite de la loi-cadre de 1957 qui instaure les Zones à Urbaniser en Priorité. La création de la ZUP sud de Rennes est arrêtée en 1957, le premier immeuble sort de terre dix ans plus tard.

Les architectes dessinent des barres, des plots, des tours isolées, des tours accolées, des grandes barres et quelques habitations individuelles. 12 000 logements sont ainsi construits en l'espace de 13 ans. Ils sont organisés en îlots⁶ de différentes tailles, tramés de routes, ruelles, passages piétonniers et parfois souterrains, pour permettre de traverser le quartier sans avoir à croiser la circulation automobile. En même temps, le quartier s'équipe d'établissements scolaires, sportifs, culturels, de commerces, d'équipements publics et de lieux de culte. Les espaces verts y

⁵ Tous les chiffres donnés dans cette section sont issus de deux sources : le rapport de Diane Bégard, **Le quartier du Blosne**, rédigé en février 2007 pour l'Age de la tortue ; et la présentation de l'APRAS, dans le cadre de la **Préparation du contrat urbain de cohésion sociale**, septembre 2006

⁶ Définition de l'îlot : plus petite unité urbaine composée d'un ensemble de propriétés et délimitée par des voies.

sont importants : « les arbres étaient là avant les tours »⁷, et les paysagistes ont donné à l'ensemble une allure de grand jardin.

Lorsque les socio-démographes nous parlent du Blosne, c'est en classant les 19208 habitants (recensement de 1999) selon certaines catégorisations chiffrées :

- 32% de la population a moins de 39 ans et est en voie de vieillissement ;
- 49,2 % sont des actifs qui occupent principalement des emplois d'ouvriers et d'employés ;
- Le taux de chômage parmi ces actifs est de 16,5 % et touche particulièrement les jeunes ;
- La densité d'habitants issus de l'immigration est plus forte dans ce quartier que sur l'ensemble de la population rennaise ;
- Sur les 2147 familles, 837 sont des familles monoparentales.
- Depuis 2005, on assiste à une hausse du nombre de bénéficiaires du RMI, à une hausse du nombre d'allocataires fortement dépendants des prestations sociales et à une hausse du nombre de jeunes accueillis à la Mission Locale.

La forte précarité des habitants du quartier explique, entre autres faits, que, dans la politique de l'agglomération rennaise, le Blosne fasse partie des Territoires Prioritaires de Niveau 1 inscrits dans le Contrat Urbain de Cohésion Sociale (CUCS). Ce contrat, qui prend la suite des contrats de ville, est conçu pour « rénover le

⁷ Titre d'une exposition réalisée à partir de témoignages écrits et sonores récoltés par l'Age de la Tortue et de photographies de Sébastien Lefèvre, 2006

cadre contractuel de la politique en faveur des quartiers et des publics fragiles »⁸.

Ses objectifs sont les suivants⁹ :

- Lutter contre le risque de fragilisation de la cohésion sociale et urbaine de l'agglomération :
 - Développer la mobilité sociale en donnant à chacun les moyens de son évolution dans la société : habitat, emploi, éducation et formation tout au long de la vie, culture, santé et sécurité
 - Renforcer le dynamisme de la vie sociale : soutenir la participation et la citoyenneté, mobiliser les compétences de tous dans la vie locale
- Prendre en compte de façon particulière les quartiers prioritaires
- Prendre en compte les publics jeunes et lutter contre les discriminations
- S'assurer de la mobilisation et de la mise en cohérence des politiques publiques locales

Le Blosne serait-il un quartier dit « sensible » ? Difficile à vivre ? Peu attractif ?

Sans doute faut-il entrer dans le « Blosne vu du dedans » pour le savoir.

⁸ **Contrat Urbain de Cohésion Sociale de l'agglomération rennaise 2007-2009**, présenté par M. Le Maréchal, DDE, A. Mariani, Rennes Métropole, P. Allais, Ville de Rennes, le 12 janvier 2007

⁹ Ibid. p.12

Le Blosne vu du dedans

Gamin j'ai le souvenir de m'être dit que dans ce quartier-là on doit se perdre parce que tout se ressemble. Maintenant le lieu m'est familier même si je ne sais pas trop où ça commence, où ça s'arrête exactement le Blosne
Luc

« Habiter » est l'un des actes anthropologiques les plus anciens et les plus nécessaires à l'existence humaine.

Le temps nous échappe, les jours défilent sans que nous puissions arrêter l'horloge. On a beau inventer des engins qui nous permettent d'aller plus vite, des agendas qui nous donnent l'impression d'une certaine maîtrise de nos emplois du temps, des crèmes de soin qui remplissent les rides surgissantes ... rien à faire, nous sommes pris dans la déferlante temporelle.

Alors que l'espace, lui, est là, immuable, immobile, accueillant nos enracinements et nos développements. Si le paysage change, à l'échelle d'une vie, c'est sur des transformations humaines. Cette tranquillité de l'espace est rassurante car elle nous aide à nous y installer et nous sentir habitants du monde.

L'acte d'habiter possède deux protagonistes inséparables : l'habitant et l'habitat. Mille et unes interactions quotidiennes vont les nouer l'un à l'autre jusqu'à ce que le sentiment d'appartenance se soit installé dans le cœur de l'habitant. « Qu'est-ce qui fait que vous êtes bien ici ? » demande Greg Neuvart à Madame Lerouyer. « Ici, j'ai mes habitudes. J'ai été

attachée là » répond-elle. Et aucune autre explication rationnelle ne serait utile.

La description d'un territoire par ses habitants est entièrement imprégnée des actes et des gestes qui en peuplent le quotidien. Arpenter les rues, aller à l'école, parler sur le pallier, entrer à la boulangerie, respirer l'air, se poser dans le square, entendre les bruits, toujours les mêmes, passer près des arbres des milliers de fois ... tout cela fait que le Blosne n'est pas et ne peut pas être le même que celui de l'urbaniste qui ne fait que traverser avec ses lunettes de spécialiste, ou de l' élu municipal qui vit dans un autre quartier.

Habiter signifie s'installer et au fil de ses activités, s'approprier le lieu et tous ses éléments, du minuscule au global, de la moindre poussière à l'ambiance générale. La personne s'imprègne lentement de l'espace, jusqu'à l'avoir incorporé, assimilé à son identité. L'habitat devient une partie d'elle-même, et elle ne peut le renier en bloc sans mettre en doute sa propre identité. De la familiarité naît la complicité.

Gaston Pineau, professeur et chercheur en sciences de l'éducation, nomme cela l'écoformation¹⁰ : formation que chacun reçoit de la part de l'environnement dans lequel il vit. Être formé,

¹⁰ Cf. PINEAU Gaston, BACHELART Dominique, COTTEREAU Dominique, MONEYRON Anne (coord.) (2005), **Habiter la terre, Ecoformation terrestre pour une conscience planétaire**, Paris, éditions l'Harmattan, collection Ecologie et Formation

intimement formé, par les arbres, les immeubles, les sons, les odeurs, les mouvements, les couleurs, tout ce qui fait le milieu de la vie quotidienne.

*Cher monsieur Abderraman,
Cher monsieur Nylso, merci, merci... pour vos
dessins qui parlent si bien de notre quartier et nous
montrent que nous vivons là, parfois avec difficulté et
souvent heureux.*

*C'est la vie qui va, comme ce petit ruisseau qui
a donné son nom au quartier. Le Blosne coule invisible et
c'est dommage... car il dit bien toute la vie cachée autour
de nous. Si un jour, on pouvait le sortir de sa buse et le
rendre à la lumière, ce serait l'occasion d'une très grande
fête et ce serait très sympa.*

*Notre quartier ne manque pas d'arbres, de
bosquets, de promenades secrètes... on peut flâner,
s'asseoir, bavarder. C'est votre regard amical, dont je me
sens complice,
que j'aime dans votre livre.*

*Vous voulez savoir la page que je préfère, c'est
« pmu Italie, mars 07 » : ah ! Oui ! Les arbres étaient là
avant les tours et ils sont restés, près des tours, entre les
tours...*

*moins hauts que les tours, même les peupliers.
Du 12 ème étage, la lumière joue avec la cime
des arbres, les façades et les lointains. C'est le matin et le
Blosne s'éclaire. J'espère vous croiser au cours d'une
promenade.*

Marie-Bernadette

Bien sûr tout le gris ne devient pas rose. Les désagréments occupent le quotidien tout autant que les moments de bien-être. Il y a des jours où l'on est fatigué du voisin, de la météo, de la tour, de la saleté du pallier, du jeune qui fait du bruit. Il y a des jours où l'on se prend à rêver d'un ailleurs plus ensoleillé, plus fraternel. Et c'est même au cœur de cette tension-là, entre ce que nous impose la réalité et les désirs d'autre chose qu'on s'aménage au mieux son quotidien, qu'on essaie de tendre vers le meilleur avec ce que l'on a.

Il reste que, certains, au moment de l'installation, ont une identité culturelle si éloignée du lieu qui les accueille qu'ils ne s'y font jamais. Certains repartent, d'autres s'enferment sur eux-mêmes ou sur leur clan.

*Depuis ma montée dans l'avion j'ai senti que
j'ai tout laissé là-bas, j'ai laissé l'humaine, je veux dire les
sentiments et les sensations*

*En France, tout est différent : l'urbanisme, les
gens, la nature, le climat ... je sens que tout est froid, sans
sentiment, il est vrai que c'est une belle ville mais moi je
sens une froideur.*

*Je me sens comme un oiseau à qui on a coupé
les ailes, sans force et sans subterfuge.*

J'ai peur de sortir sans pouvoir revenir.

*Je sens que je n'ai aucune envie (aucun désir)
de parole et même de vie, dans ce quartier gris et froid.*

*J'ai espéré que tout ne soit qu'un rêve, que
lorsque je me réveillerai je me trouverai blottie dans les
bras de ma famille et de mes amis.*

*Je sens un dépaysement mortel, je sens que je
ne respire plus, je veux m'enfuir, je veux partir d'ici sans
retour.*

*J'espère que le temps sera capable de panser
mes blessures*

AA

L'habitat, alors, prend des tailles différentes. Il se rétrécit à l'appartement pour ceux à qui l'au-delà fait peur ; Il s'étire au square, au quartier, à la ville pour qui l'avale, corporellement et symboliquement, en y menant ses activités.

Chapitre 2 – VIVRE AU BLOSNE

Trois thématiques étaient proposées aux artistes : l'enfance, l'immigration, l'urbanisme.

Certains ont choisi d'emblée.

Paloma Fernandez-Sobrino et Adeline Keil optèrent sans réfléchir longuement pour le thème de l'immigration. Paloma Fernandez-Sobrino, d'origine espagnole vivant en France, connaît le sujet et veut le partager : « je me sens citoyenne de la France. Je suis citoyenne du petit village où j'habite. Je me sens citoyenne espagnole. Et comme immigrante, je me sens parfois un peu citoyenne de nulle part ».

Le travail photographique d'Adeline Keil l'emmène souvent en pays étranger. Que ce soit ici ou ailleurs la question de l'intégration est la même : « comment l'être humain arrive dans un endroit sans perdre ses racines ? ».

Régis Guigand préféra le thème de l'enfance, « avec une simple question initiale : que sont devenus les enfants qui jouaient ensemble et qui vivaient ensemble dans le quartier ? ». Lui-même sait que tout son travail d'écriture est alimenté de son enfance : « je suis un écrivain impressionniste dans le sens où je ne marche que par impression, je n'écris pas de roman mais je suis dans une poésie, où tout passe par des images, et par la représentation du monde par l'enfant que j'ai été, il est tellement présent que tout est marqué de ça ».

Greg Nieuwart, Nylso et Alain Hérou se sont plutôt laissés guider par l'arpentage des lieux et la rencontre des gens. Les trois thèmes s'y invitent plus ou moins selon les rencontres effectuées.

Sans que cela ne fasse office d'enquête statistique, il me semblait intéressant de présenter sous chacun de ces thèmes les propos tenus par les habitants dans les correspondances.

De l'enfance : socialisatrice

Quand j'étais gamin, c'était devenu la zup. C'était un peu l'aventure d'aller là-bas en vélo. C'était la zup avec les tours, les immeubles, les vols de voiture, ah, ah, ah ... Maintenant c'est différent parce que j'habite ici, j'ai des gamins. J'ai un rapport avec l'école de mes enfants, avec tout ça, avec les gens ...

Luc

L'enfance c'est à la fois être enfant et jouer dans les squares, être parent et emmener ses enfants à l'école et être adulte rempli de ses souvenirs d'enfance. Les trois aspects énoncés par Luc dans son entretien avec Nylso se retrouvent également dans d'autres correspondances.

Etre enfant dans le quartier du Blosne sous certains aspects c'est une chance. Tout se prête à jouer si l'on a le droit de quitter l'appartement. Des squares, des allées protégées, des jeux, des terrains de foot, des tunnels, un parc. « Ici c'est vraiment fait pour les tout petits et les assistantes maternelles. Ce qui est intéressant dans ce quartier ce sont les espaces verts, pour les enfants c'est idéal », commente Abderaman.

C'est même fondamental pour l'enfant. Dès le plus jeune âge sa personnalité se construit dans la relation au monde qui l'entoure. « Dès l'âge de trois ans, l'âge où l'on commence à fréquenter l'école, les jeunes du quartier apprennent à se connaître et à se côtoyer. De là, des minis groupes se forment et l'enfance du quartier le Blosne commence » (Quattro Connection).

Par toutes ses expériences motrices et sensorielles le petit enfant incorpore lentement les données du réel dans lequel il baigne. Il apprend à différencier les personnes, les objets, les matières, les paysages. Non seulement il apprend à les nommer mais surtout à les reconnaître dans leur globalité, dans leur entité, dans ce que chacun a de propre à lui. Plus les expériences de contact avec le réel sont riches et diversifiées, plus l'enfant acquiert de l'ouverture et de l'autonomie. « Ce qui était intéressant pour les enfants c'est que l'allée est bordée de noisetiers » (Abderaman).

Hors notre société moderne a tendance à réduire la richesse sensorielle et corporelle de l'environnement de l'enfant : il va à l'école en voiture, passe son temps libre devant l'écran de l'ordinateur, la rue devenue dangereuse lui est interdite, la lourdeur règlementaire des sorties scolaires les réduit à peau de chagrin ... la peur sociale du microbe, de l'aspérité et du courant d'air élimine lentement la richesse éducative du « dehors ». Le dehors, dans l'inconscient collectif européen, est devenu sale, périlleux, désordonné.

Pourtant, ces jeux du dehors (courir, se cacher, observer, collecter, grimper, tester) constituent les premiers canevas du sentiment d'appartenance à un lieu et à un groupe social. Chaque élément du milieu est testé pour lui-même et en tant que « tuteur » à la croissance. Dans la diversité et la répétition de ces jeux, s'effectue une véritable rencontre avec l'espace et les gens,

rencontre qui va teinter l'ensemble d'une valeur affective assurée. Ce milieu-là jamais ne sera oublié. Il fera partie intégrante de la personnalité de l'enfant (puis de l'adulte) qui, réciproquement, se sentira habitant du milieu, appartenant à ce territoire. Les liens tissés seront indélébiles. Même si la vie les éloigne, un son, une odeur, une image, un simple signe réveilleront ce sentiment dans toute son amplitude et sa densité ... comme « la madeleine » de Marcel Proust.

*J'ai vu des enfants grandir,
nous nous saluons,
parfois ils reviennent chez les parents, me saluent : "Je
me rappelle, vous nous donniez des noisettes".*
Andrée.

Devenus parents, si on en a et si on en prend le temps, ce sont les enfants qui nous entraînent à la rencontre des autres. A la sortie de l'école (« l'heure des mamans » comme disent les enseignants), on parle de tout et de rien, de la météo, surtout des enfants. La grippe de l'aînée, la bonne note du second, les bêtises du petit ... les enfants concentrent la relation sociale du quartier, d'abord à la sortie de l'école, puis quand on se croise dans la rue ou au marché, et jusqu'à organiser un pique-nique ensemble au parc.

*L'autre jour dans le métro j'ai rencontré deux mamans
maghrébines, habillées en vêtements traditionnels, qui
avaient plaisir à discuter de leur fils, de leur mari, elles
discutaient de manière européenne mais dans leur langue,
on sentait de la joie dans leur voix, et le petit garçon était
tout content qu'on parle de lui comme ça, il avait 4 ans,*

*content d'entendre maman dire qu'elle était fière de son
fils.*
Sandrine

L'arrivée dans un lieu s'opère plus rapidement lorsque la famille a des enfants. Si l'école est le lieu de socialisation des enfants, elle l'est aussi pour les parents qui rencontrent d'autres parents et l'équipe éducative. Louise en témoigne : « Je suis du quartier depuis trente ans. Moi qui venais presque de la campagne, je me sentais isolée en arrivant dans ces grands ensembles. J'ai pris le taureau par les cornes, (...) je me suis investie avec les parents d'élèves ».

Des enfants dans les allées.

Des enfants que l'on emmène à l'école.

Une enfance qui coule en chacun de nous comme un eau souterraine ... De temps en temps on s'y abreuve pour donner du sens à l'éducation de ses propres enfants.

*J'ai accepté aujourd'hui que mes 3 enfants aient la double
nationalité.*

*Car avant ses 13 ans, un enfant né en France de parents
étrangers n'acquiert pas la nationalité Française, il doit en
faire la demande.*

*Je ne voulais pas qu'il subisse les problèmes auxquels j'ai
été confrontée de par mon parcours et mes origines. En
revanche, je ne veux pas qu'ils perdent la culture Turque, je
veux qu'ils vivent avec les deux cultures...*

*Ce sont leurs racines, leurs origines, il ne faut pas qu'ils
oublent qu'avant ils étaient Turcs...*
Madame Sirkel

Le lieu de l'enfance n'est pas toujours le lieu de la vie d'adulte. Bien souvent le travail nous a obligé au déménagement. Dans notre société devenue hypermobile, nous sommes tous plus ou moins en partance. Certains ont leurs racines au nord de la ville, d'autres à la campagne, d'autres à l'autre bout de la France, ou de l'autre côté des frontières et des océans.

Les temps contemporains ont ouvert le monde : communiquer avec l'autre bout de la planète, déménager pour trouver un travail, changer d'emploi, changer de voisins, changer de langue, recomposer une famille, visiter d'autres pays, apprendre tous les jours sur de nouvelles technologies ... on est entré dans l'ère des mutations rapides. Pour y faire face, nous n'avons de cesse, dans

le même mouvement, de nous ré-enraciner. La culture communautaire, les vacances sur les lieux des origines familiales, la quête généalogique ... tout cela n'est que recherche de repères stables face à un monde instable.

De Fadriana, ville de mon enfance qui n'apparaît même pas sur la carte de Madagascar, à Rennes, en passant par Tananarive, Paris, Londres et j'en passe ... Que de routes, que de souvenirs, que de cultures. De la vie, je continue à attendre le meilleur.
Violette

De l'immigration : entre-deux

Cela fait dix jours que je suis en voyage au Blosne, un quartier gris, plein de cages. Un lieu où le ciment se colle aux âmes. Ici, j'ai rencontré beaucoup des gens qui, comme moi, ont pris un jour leur valise : destination France. Certains ont attrapé leur rêve. Les autres restent enferrés dans un cauchemar
Paloma - Extrait

Bien que nous soyons tous devenus des migrants, changer de culture est sans doute plus difficile que changer de quartier. Naître et grandir en un lieu, on l'a vu, construit l'identité d'une personne. On est composé de pied en cap et jusqu'au fond de notre être d'une langue, d'un rythme, d'une gestuelle, d'une socialité, d'un imaginaire, d'une matière. « Le pays natal est

moins une étendue qu'une matière ; c'est un granit ou une terre, un vent ou une sécheresse, une eau ou une lumière. C'est en lui que nous matérialisons nos rêveries ; c'est par lui que notre rêve prend sa juste substance ; c'est à lui que nous demandons notre couleur fondamentale » écrivait le philosophe Gaston Bachelard¹¹.

Partir et se plonger dans une autre culture c'est perdre cette couleur fondamentale. Cela oblige à une adaptation si poussée qu'on a d'abord la sensation que tout ce qui nous donnait notre unité interne et externe a fondu comme neige au soleil. Le monde avait un ordre, le voyage l'a mis sens dessus dessous, tous repères laissés là-bas.

¹¹ Gaston Bachelard, *L'eau et les rêves*, édition de 1942, p.11

La durée est alors nécessaire pour la reconstitution de son identité. En principe, tout individu est capable d'opérer ces changements internes. Il possède en lui les aiguilles qui lui permettent de retricoter avec la nouveauté, car vivre c'est sans cesse passer d'un état à un autre état, c'est rencontrer tous les jours des événements perturbateurs qui nous obligent à l'accommodation et l'intégration de données nouvelles. Nos équilibres sont définitivement instables, fragiles. Il faut sans cesse accepter de nous désorganiser pour faire avec de l'inconnu une organisation nouvelle. Les ruptures sont inévitables et co-productrices de développement.

Cependant il est des expériences si violentes qu'elles ne peuvent que provoquer blocage, repli sur soi ou dépression.

Cela faisait 7 ans que mon père était en France, ne supportant plus l'éloignement familial, nous sommes allés le rejoindre en juillet 1981.

J'avais 12 ans.

En septembre, à la rentrée scolaire, j'ai été mise en classe de CP, car je ne savais pas parler le Français... Alors qu'en Turquie j'étais en 5^{ème}, je voulais devenir infirmière...

Ce jour-là, j'ai pleuré, j'étais tellement grande à côté des autres enfants, que je n'ai jamais accepté de retourner à l'école.

Mon père m'a renvoyée en Turquie durant une année, puis à mon retour, ne voulant toujours pas retourner à l'école, je lui ai promis de travailler à la maison, chose que je n'ai jamais réellement faite...

Les journées passées, enfermée entre 4 murs, ne parlant pas le Français ne pouvant pas communiquer avec le monde extérieur... J'aidais ma mère dans les tâches quotidiennes, car je réussissais à comprendre le Français en regardant la TV.

Il y avait quelques familles Turques, j'avais deux copines Turques, j'étais tout le temps avec elles, quand il y avait les Françaises à côté de nous, elles parlaient parce qu'elles allaient à l'école, moi je regardais leurs visages et je ne comprenais pas ce qu'elles disaient...

Je suis restée dans ce silence, jusqu'à mes 19 ans...

Madame Sirkel - Extrait

L'intégration va s'opérer si l'environnement offre suffisamment de « prises » à l'étranger pour qu'il s'y accroche et entame, comme un alpiniste, l'ascension de la paroi. Les études universitaires pour Violette, un statut professionnel pour Monsieur Jorge, l'apprentissage de la langue et les enfants qui naissent en France pour Madame Sirkel, peut-être *Correspondances citoyennes* pour AA ... constituent les prises auxquelles chacun va s'agripper pour tresser sa nouvelle identité. « Elle m'a dit que j'avais fait un bien à l'humanité. J'ai rigolé et je lui ai dit qu'elle exagérait. Elle m'a dit qu'elle appartenait à l'humanité et que comme je lui avais fait du bien, j'avais fait du bien à l'humanité ! », raconte Paloma Fernandez-Sobrino après son travail avec AA.

Les correspondances de Lidia, Paloma, AA ont éveillé beaucoup de compassion parmi les lecteurs, déclenchant des réponses de sympathie, d'accueil, d'invitations.

*Merci, chère Lidia
d'être parmi nous pour nous réchauffer le coeur.
Oui, mon pays est froid et ses habitants souvent aussi.*

*Pour y entrer et pour l'aimer, il y a deux façons de faire :
briser la glace
ou faire fondre la glace.*

*S'il vous plaît, apportez-nous votre chaleur et la glace
fondra doucement.*

*Devenez notre chance
pour déverrouiller nos portes,
pour ouvrir nos yeux,
pour réchauffer nos coeurs.*

*Car mon pays, gris de nuages et de béton,
s'illumine au premier rayon de soleil,
s'éclaire au premier sourire,
s'anime au premier bonjour.*

*N'ayons pas de crainte derrière nos arbres feuillus,
le vert de la peur n'est pas loin du vert de l'espérance.*

Paul

L'entre-deux n'est pas situation confortable car il faut d'abord nouer les fils des deux bords pour trouver siège à son aise. Il y a trois façons d'être dans l'entre-deux :

- Immobile : on se laisse enfermer au centre, happé comme dans un tourbillon d'eau qui nous entraîne alors vers le fond.

- Intranquille : on fait les cent pas d'un pôle à l'autre, comme entre deux murs et l'on s'épuise à la recherche du bon côté.
- Attentif : on se met en ouverture, prêt à engager le dialogue et les échanges entre les deux. On prend d'abord le meilleur de chacun et un jour surgit une troisième forme, une nouvelle identité ni totalement de là-bas ni totalement d'ici mais composée du métissage des deux.

Cette troisième personne qui émerge de la conjonction des deux cultures devient alors une véritable richesse pour la communauté dans laquelle elle s'intègre, car elle seule peut vraiment combiner ce regard du dehors et du dedans qui nous enrichit. Elle seule peut nous aider à prendre du recul sur nos façons de vivre et nous le dire avec notre langage. Si on voulait bien l'écouter : elle est experte de la relativité, de la distanciation engagée, du tissage des différences, de l'harmonisation des contraires ... bref de tout ce dont nous avons besoin aujourd'hui pour faire face aux changements rapides, au futur incertain, à la complexité grandissante et à la mondialisation inéluctable des échanges.

Il nous faut tous apprendre à écouter, intégrer, apprécier les entre-deux, sortir du mode de pensée binaire qui nous fait opposer le bon et le mauvais (le blanc et le noir) sur des critères totalement culturels. Les lisières, les orées, les interfaces sont des milieux denses et fertiles en formes nouvelles, il en va de même avec la pensée. Plus elle se frotte à la distinction plus elle se nourrit, plus elle s'enrichit, plus elle devient à même de gérer les changements de façon innovante.

Me voici bi-culturelle, c'est une bonne chose. Quand on ne pèse pas lourd financièrement, la culture aide à supporter les difficultés de la vie

Ma petite définition de mes deux cultures : c'est le mélange de l'esprit cartésien bien caractérisé par son rationalisme que tout le monde connaît, et la philosophie malgache qui prône « eto mora ny fianana ». L'idée c'est de faire face à la vie avec beaucoup de calme et de prendre les choses du bon côté. Il ressort de ce mélange un état d'esprit qui peut faciliter la vie à bien des égards : on est à la fois réactif et calme. On a un regard serein sur les choses.
(...)

Grâce à ma position biculturelle j'ai acquis une gymnastique de l'esprit qui me permet d'observer les événements avec recul et sérénité.
Violette

Tous les bi-culturels témoignent de la difficulté de vivre entre deux cultures, ceci bien souvent par ce qu'ils découvrent dans le regard des autres.

L'être humain perçoit autrui comme un moi à la fois différent de lui et semblable à lui. L'autre partage ainsi une identité commune

avec moi tout en conservant sa dissemblance. Quand il apparaît comme semblable plutôt que dissemblable, il porte en lui une potentialité fraternelle. Quand il apparaît comme dissemblable plutôt que comme semblable il porte en lui une potentialité hostile. D'où les rites de rencontre avec autrui, serremments de main, salutations, formules de politesse, pratiqués pour attirer sa bienveillance ou désarmer son hostilité. Lorsque ces rites viennent à manquer, lorsque il n'y a pas les lieux pour qu'ils tissent la rencontre, l'inconnu reste l'étranger.

Correspondances citoyennes, en faisant se croiser des histoires de vie, remplace ces rites de rencontre, rend l'autre plus proche et l'intègre dans la sphère de l'identité commune. L'intégration se joue ainsi des deux bords : de l'individu arrivant, de l'individu accueillant.

De l'urbanisme pourvoyeur de vie sociale

L'urbanisme du Blosne (et ce que cela implique comme relations sociales) fait largement parler de lui.

Les uns se demandent comment vivre ici. Des tours hautes de 15 étages : qui voudrait y habiter ? « Pourquoi les gens sont ici ? Pour raisons économiques. S'ils avaient des tunes, ils iraient habiter autre part » soupçonne Greg Nieuwart. « Il n'y a pas un endroit où tu peux marcher sans être vu ! », remarque Tanguy

Hoanen, des fenêtres partout d'où l'on observe la rue et ses passants. « Un air de suspicion » flotte entre les immeubles : regards haineux, soupçons d'intrusion, portes fermées, visages crispés, paroles agressives.

Les autres cherchent l'âme du lieu et parfois le trouve. « Les habitants de la tour, même s'ils s'engueulent ont le sentiment d'appartenance à cette tour et développent une solidarité entre

eux » a constaté Alain Helou. Ici, « c'est un peu comme là-bas, les portes sont ouvertes. Madame Sirkel a tout son environnement, si elle a besoin de sel elle descend au deuxième étage, un peu comme en Turquie », recueillait Adeline Keil. Régis Guigand venait explorer un village. Il a cherché le cimetière, l'église, la place de la mairie, LA place. Il ne les a pas trouvés mais garde cette sensation d'esprit de village, surtout les dimanches de printemps, surtout le jour du marché.

Ce que relatent les artistes se partage également dans les paroles d'habitants. Les uns ne s'y sentent pas bien, car ils n'ont pas de travail, car l'alcool est ravageur, la solitude accablante. Entre les grandes tours et les petits collectifs on ne se parle pas, entre les petits collectifs et les maisons individuelles on s'ignore. Certains veulent installer des interphones pour raison de sécurité, d'autres, d'eux-mêmes bouchent de parpaings les passages souterrains. La rumeur court qu'il ne faut pas sortir après 18h l'hiver pour chercher son pain. Il arrive que les poubelles brûlent.

*J'aimerais que mon quartier ait la même qualité urbanistique que celui du Blosne en France, au niveau de la structure des installations électriques, de l'eau courante, des égouts, du pavage des rues et de toutes les commodités .
(...) A Ondina, les maisons sont à un ou deux étages au maximum, en béton ou en bois, peintes de différents coloris et de styles divers, tandis qu'au Blosne il n'y a que des grands bâtiments très fades.*
Lidia

Les autres s'y sentent bien car la famille est soudée, la vie de quartier facile, le commerce à proximité, la présence des arbres

tranquillisante, la vie associative abondante. Brassage de mots, de regards, de langues, de recettes de cuisine ... pour ceux qui le veulent.

J'ai su qu'il y avait un marché ; je m'y suis aventurée le samedi matin et j'ai tout de suite été transportée au Maroc, au Vietnam, en Turquie... Les langues étaient différentes, les couleurs aussi et je pouvais alors imaginer toutes les cuisines du monde. Chaque samedi je partais à pied pour d'autres contrées.
Danièle

Qui a raison ? Qui se fourvoie dans son jugement ? Personne.

« Tu as le sentiment que tu es dans un endroit où se condense tout ce que tu vois en général mais de façon plus forte : le bien ou le pas bien, la fermeture aux autres et la générosité, le cloisonnement, la solitude (elle est très forte, radicale), et le banal, l'ordinaire. Il y a tout ça qui fait que si dans ta vie tu es très positif le quartier est positif, si on est dans une période un peu déprimée ça l'accentue très fortement », dit Alain Helou.

Il est des facteurs facilitateurs de paix sociale et de bien-vivre : l'emploi ou l'activité en sont, mais aussi la considération, la valorisation, le statut et le rôle réel de citoyen.

Chapitre 3 - CITOYENNETE

S'entendre sur le mot

Madame, Monsieur
J'ai participé à trois réunions de présentation par le cabinet Grumbach du projet de réaménagement du Blosne. La première fois j'en ai été informé par la bouche-à-oreille. La deuxième fois j'ai eu la chance de lire l'information dans le journal (je ne l'achète pas tous les jours), la troisième fois à l'occasion de mon passage au CIV pour l'exposition « paroles d'habitants ». J'ai donc pris l'initiative d'inviter les habitants du cours de Bilbao par voie d'affiche à cette réunion.
Je m'étonne que pour un projet aussi important et qui touche 15 à 20000 personnes, il n'y ait pas une information adressée directement à chacun. J'ai l'impression que la participation des habitants n'est pas encouragée.
M. Grumbach nous a présenté l'état des lieux, vont suivre sans doute plusieurs phases, quelles sont ces phases ? Comment seront consultés et associés les habitants ? La constitution de groupes a été évoquée, ne se réduiront-ils pas aux structures existantes ?
Nous avons un quartier à fort « potentiel » mais quel potentiel ? Pour l'instant l'urbaniste a ses idées. Faudra-t-il que les habitants s'y adaptent ?
Même si la proposition peut paraître utopique ou saugrenue, pourquoi ne pas envisager à la place des parkings des jardins potagers et des arbres fruitiers.

Peut-être d'autres personnes rêvent-elles d'autres choses, il n'est pas dans mon idée d'imposer quoique ce soit. Il me paraît important que ces envies soient entendues et discutées.
En vous remerciant d'avoir pris connaissance de ce courrier, dans l'attente de vous lire.
Jean-Pierre Auffray

Qualifier un individu de « citoyen » c'est le situer d'emblée dans le champ de la vie politique et civile d'un Etat. Il est sous sa protection – pouvant user d'un certain nombre de droits – et doit lui rendre des comptes – payer ses impôts, respecter les lois. Selon Saliou Sarr¹², au moins quatre axes recouvrent la définition de la citoyenneté :

- Le statut juridique qui confère ces droits et devoirs,
- Certaines qualités morales que l'on nomme civisme ou civilités,
- Un ensemble de rôles sociaux où la personne peut jouer d'influence en constituant des groupements de défense de ses intérêts,
- Et enfin une nationalité d'appartenance que certains aujourd'hui tentent de mondialiser.

¹² Dans **L'éducation à la citoyenneté, le rôle de l'école**, EIP, <http://www.eip-cifedhop.org/eipafrique/senegal/cit.html>

Nombreux sont les scientifiques et gouvernants qui décrivent le citoyen par ces caractéristiques de statuts et de rôles. Il est catalogué de passif ou d'actif. Il est réduit à l'électeur. Il est passé sous le tamis socio-politique. Il est disséqué par le scalpel juridique ... Que reste-t-il de l'humain ? Peu de souffle. Une photo sur une carte d'identité (sourire interdit), une signature dans le cahier électoral, des murmures montant des salles publiques.

L'un des atouts de *Correspondances citoyennes* est d'avoir permis de mettre en lumière différentes formes de participation à la vie collective répondant toute au sentiment d'être citoyen.

En effet, on peut estimer que toutes les correspondances réalisées avec les artistes sont citoyennes. Chacun des ses auteurs était informé du titre et du contexte du projet. Ce qui était écrit,

raconté, l'était bien sous l'invitation citoyenne. Tanguy Hoanen avait défini le correspondant comme « quelqu'un qui écrit, qui signe et qui adresse ».

Les définitions conceptuelles et notionnelles de la citoyenneté ont leur intérêt si elles restent bien accrochées à la réalité des individus. Il ne s'agit pas de contrôler auprès des habitants leur connaissance de la définition, de leurs droits et de leurs devoirs, mais plutôt de recueillir la sensation qu'ils ont d'appartenir ou non à la sphère des citoyens, citoyens du quartier, de la ville, de l'état ou du monde, peu importe la taille du territoire.

Le sentiment de citoyenneté précède sans doute la mobilisation pour la vie collective.

Figures de la citoyenneté au Blosne

Souvent la participation se comprend à partir d'un certain degré d'agitation ou de prise de paroles dans la vie collective. On dit d'un élève qu'il participe en classe s'il répond aux sollicitations de l'enseignant. On dit d'un citoyen qu'il participe s'il vote, s'il fait preuve de civisme dans son comportement ou s'il fait montre d'un certain militantisme dans ses activités. Ce seuil d'implication exclut d'emblée les taciturnes et les discrets d'une part, mais aussi les résistances et désobéissances volontaires d'autre part, tout ce que Michel Maffesoli classait, quant à lui,

dans la « Puissance de la socialité qui par l'abstention, le silence, la ruse s'oppose au Pouvoir de l'économico-politique »¹³. Si participer c'est « prendre part », alors cela commence bien en amont et s'étire bien au-delà. En réalité, il n'est pas un individu qui ne prenne part à la vie collective, rien que par le fait d'être-là. Par sa seule présence il influence le sens des situations. Un SDF croisé dans la rue, par la négativité même de sa participation entre dans l'ordre des choses collectives.

¹³ Dans **Le temps des tribus**, éditions méridiens Klincksieck, 1988, p.11

Pour moi la citoyenneté c'est le rapport à l'autre, c'est concevoir l'existence de l'autre et considérer qu'on ne vit pas sans l'autre. Il y a un mot qui est important, Rachid l'a mis dans sa lettre c'est le mot « rien », « vivre de rien ».

Tout passe sur l'évidence des choses, la simplicité, revendiquer le simple désir d'exister, ça va pas au delà de ça.

Régis

Si l'on écoute bien ce que les correspondants nous disent de la citoyenneté, alors nous pouvons commencer à repérer les formes de participation dès la mobilisation « de balcon », murmures d'entre deux portes, pour monter de façon graduée jusqu'à la participation de combat, en passant par le frottement, l'initiative et la gouvernance.

Participation de balcon : le citoyen regarde, observe avec un peu de distance ce qui se passe dans la rue, chez les autres, au travers de sa fenêtre mais aussi de son téléviseur, de son journal quotidien ou de son poste de radio. Il est citoyen et se ressent comme tel car il n'est pas sans avoir d'opinions, sans porter de jugements sur les événements, ou sans ressentir des émotions. Les commentaires vont bon train lorsqu'il croise le voisin ou l'ami. Bien souvent cette forme participative, que beaucoup nomment d'ailleurs « citoyenneté passive » s'accompagne du sentiment d'impossibilité d'aller au-delà : « Il y a eu de la solidarité, mais on n'était pas au barrage, nous on peut rien faire » disait Madame L. en commentant la période des licenciements massifs chez STMicroélectronique, « qu'est-ce que vous voulez faire, on peut rien faire pour eux, c'est une boîte américaine ! ».

Participation de frottement : descendu du balcon, le citoyen se mêle aux mouvements des rues. Il a bien la sensation d'être-là au milieu des autres comme s'il était chez lui. Il ne se contente pas de co-exister dans un simple rapport de juxtaposition avec les autres, il co-habite un espace commun. Le quartier fait sens dans une dynamique d'appropriation partagée. Madame Bougeard « préférerait le bus parce qu'il y avait la vie ».

Je suis citoyenne parce que je vis avec les autres, il y a des relations là où je suis avec les autres. Sinon je serais toute seule, isolée. (...) Vivre avec les autres. Il faut qu'il y ait cet échange, cet engagement, parce que tu n'es pas seule.

Paloma

Participation d'initiative : qu'elles soient individuelles ou collectives, les initiatives constituent la mise en acte de l'implication. Le citoyen est adhérent d'une association, militant d'un comité de quartier. Il peut être aussi harangueur, organisateur de soirées collectives, de fêtes de quartier.

C'est ma joie quand les gens se disent bonjour, échangent entre eux, font parfois la fête entre eux (plus difficile), mais ils consentent à venir aux repas organisés par les

Associations du Pôle Associatif.

Après des liens se tissent.

Andrée

Participation de gouvernance : lorsque l'initiative prend une ampleur telle qu'elle insuffle le pilotage collectif d'une action dont les retombées seront partagées par tous elle prend sa part de gouvernance. C'est ce qui s'opéra à partir de la première lettre de

Jean-Pierre Auffray. Celle-ci déclencha le rassemblement d'un collectif associatif, qui en faisant poids auprès de la mairie, renforça la démarche participative autour du réaménagement du quartier.

Participation de combat : dans la gouvernance, même si cela ne se fait pas sans heurt et sans confrontation, on pilote « avec ». La dernière des formes de participation repérée ici est celle de l'opposition, des rapports de force mis en vis-à-vis. Madame Sirkel qui se bat pour ses enfants, Madame Ruolland qui se bat auprès des grévistes pendant le conflit chez STMicroelectronics : combat par opposition de corps ou par opinions divergentes, débats houleux, tensions d'idées. « Le combat ce n'était pas que des muscles, il y avait une pensée du combat, il y avait du sens, une fierté d'être ouvrier », analyse Greg Nieuwart, qui se réclame lui-même d'un travail de « documentariste de combat ».

*Chère Emmy
Venue sur Rennes pour effectuer un stage, j'y suis restée
car j'étais attirée par le centre pour son dynamisme et le
côté relativement paisible de cette ville.
Je suis restée au Blosne car mon fils avait ses copains dans
le quartier.
Ce n'est donc pas un choix pour moi au départ de vivre
dans ces cubes à la Picasso sans lieu de vie commune
(maison de quartier, MJC), où l'on peut venir rencontrer,*

*échanger, partager, organiser de petits projets, décider de
notre avenir (même s'il est incertain ... !)
Ah ! Elle est belle la démocratie participative ! On nous
permet encore de rêver ! Rêver d'un monde meilleur...
Nous n'avons toujours pas, « non plus », de piscine, ni de
patinoire, ni de maison verte, bleue, rose, violette, que sais-
je encore !
En attendant de moisir dans nos tours, mettons encore un
peu plus de gaieté sur notre béton ringard avec de beaux
graffitis écolos, comme il y en a déjà.
Squattons les espaces verts, puisqu'il ne reste que cela
encore, et organisons-nous pour prendre notre destin en
main, puisque nous sommes laissés pour compte,
abandonnés par nos élu(e)s.
Je rêve et je ne suis pas la seule. Créons l'Alternative
Conviviale et artistique. Je rêve et j'imagine une yourte
artistique dans le square de Nimègue, un tipi dans l'espace
vert du pôle social du Blosne, une salle de jeux au Crapa,
un café citoyen avec de thèmes quotidiens à l'accueil du
Triangle, des barbecues pour tout le monde au parc des
Hautes Ourmes, des feux de camp pour venir se raconter,
chanter, danser autour, faire du jardinage en commun. Le
peuple du Blosne sait s'autogérer, il le prouvera, donnez-
lui les moyens !
En attendant, rêvons encore !
Noz-Kaaa*

Pour en être

Bien sûr chaque citoyen ne se laisse pas classer d'un bloc dans l'une ou l'autre des formes participatives. La plupart du temps elles sont mêlées chez une même personne, selon les jours, l'humeur, la météo, ou encore l'actualité. Quand tout va bien on a sans doute plus de mordant envers l'existence, on ose dire et on ose agir. Mais quand le ciel est gris, quand les tours cachent l'horizon, quand « le ciment se colle aux âmes » (Paloma), l'envie est de fuir ou de se replier chez soi.

Il est même probable que le degré d'engagement aille avec le sentiment d'avoir une place dans le collectif, d'être reconnu comme concitoyen. « Si on n'a pas de parole on ne peut pas être citoyen » estime Tanguy Hoanen.

Tout au long de l'histoire, la vie civique s'est articulée autour de deux matrices contrastées, remarque le politologue Paul Magnette. L'une est la légalité qui permet de jouir de la loi dans une certaine liberté opposée à toute forme de domination privée, arbitraire, totalitaire. Un pouvoir sans loi est comme le dit Montesquieu « un gouvernement où personne n'est citoyen ».

L'autre matrice, c'est l'exclusion. « Toute société qui s'est formée un concept de citoyenneté a toujours exprimé, à travers lui, l'opération fondamentale qui trie les individus, désigne qui est membre de la communauté politique et qui en est exclu »¹⁴.

¹⁴ Dans **La citoyenneté, une histoire de l'idée de participation civique**, Bruxelles, Editions Bruylant, 2001, p.263

Cette distinction s'effectue de façon légale formant une clôture civique (exclus de la citoyenneté les sans papiers, les étrangers) mais aussi, beaucoup plus insidieusement, hors tout texte de loi, formant alors une véritable clôture sociale implicitement partagée : exclus aussi les sans emploi, sans logis, sans racine, sans statut ... « L'absence de statut explique beaucoup de problèmes dans la société. Etre chômeur ce n'est pas un statut, être au RMI, ce n'est pas un statut, etc. Ce n'est pas si difficile que ça de donner un statut au moins ponctuellement aux gens », commente Nylso qui, en tant que dessinateur de bandes dessinées, se retrouve souvent tantôt d'un côté de la ligne de clôture tantôt de l'autre : « la chose la plus importante pour moi c'est ça, c'est pas que je sois artiste ou dessinateur ou ... mais c'est d'avoir un statut en travaillant dans le médium que j'ai choisi, et que ce soit reconnu. C'est ça qui fait avancer ».

Cela fait plus de quinze ans que j'habite le Blosne, je n'y ai pas vu de grands changements « par » et « pour » les habitants de ce quartier, à part le monde des apparences : ravalement de façade des tours, mutation de bureaux, le Triangle est toujours fermé aux activités populaires. Nous vivons toujours dans des cubes comme des cages à lapin. Il me manque des lieux autonomes de convivialité, des structures pour cette démocratie participative. Nos élu(e)s devraient nous donner les moyens de concrétiser ces projets. Faut-il faire une pétition dans le Blosne ? Nous

*sommes des laissés pour compte, abandonnés par les
politiciens, livrés au pire.
À nos dépressions, agressions, les pouvoirs ne répondent
que par la répression.
Noz-Ikaaa*

Pour se sentir citoyen aujourd'hui,
Il ne suffit plus d'un droit de vote : la confiance dans la
démocratie représentative se dissout à la même vitesse que les
grands partis politiques perdent en nombre d'adhérents ;
Il ne suffit pas d'une carte d'identité : elle ne parle pas de la vie
quotidienne ;
Il ne suffit pas d'avoir été recensé : l'appartenance aux grands
nombres cache la diversité individuelle, des valeurs, des opinions,
des émotions.

Se sentir citoyen c'est être accepté tel que l'on est, écouté dans
ses besoins, ses souffrances et ses désirs, être compris même à
demi-mot, et avoir été entendu, c'est-à-dire pouvoir vérifier que sa
parole a été prise en compte. « Autrefois, on avait des formes de
militantisme, inscrites dans la durée - on s'engageait dans une
cause de vingt ou trente ans -, sacrificielles - on était prêt à
négliger certains aspects de sa vie -, et très déléguatrices.
Désormais, les gens veulent plus participer concrètement, et
obtenir des résultats rapides. Ils ont moins confiance en la
démocratie représentative et s'inscrivent plus dans la démocratie
participative » observe le sociologue Jean-Louis Laville¹⁵.

¹⁵ Dans **De nouvelles formes de citoyenneté**, Entretiens avec Jean-Louis
Laville et Roger Sue, Label France, avril 2000, n°39,
[http://www.diplomatie.gouv.fr/label_france/FRANCE/DOSSIER/2000bis/10ac
teur.html](http://www.diplomatie.gouv.fr/label_france/FRANCE/DOSSIER/2000bis/10acteur.html)

C'est dans cette démarche-là que s'inscrit le projet de l'Age de la
Tortue. La Fondation de France qui a mené une étude sur la
tranche des 15-35 ans de la population française relevait « le
nouveau triptyque républicain » qu'elle exprime aujourd'hui :
« égalité, respect, solidarité »¹⁶. Les acteurs de l'Age de la Tortue,
qui se situent dans cette tranche d'âge, incarnent bien cette
nouvelle disposition politique. Si, chez certains concitoyens, le
développement exponentiel de l'individuation dans nos sociétés
modernes a provoqué repli sur soi, égoïsme et indifférence, chez
d'autres et particulièrement chez les jeunes semble-t-il, elle s'est
accompagnée d'un engagement nouveau pour la société et les
enjeux de la vie collective. « Nous sommes en présence d'une
génération plus active qui montre une véritable cohérence entre
ses idéaux et ses actes » (Ibid. p.3).

Jean-Louis Laville aussi, constate une présence plus appuyée de
la vie associative, articulée en France autour de la solidarité.
Quand l'enjeu de la démocratie moderne c'est de former « une
société de citoyens libres et égaux, se pose le problème du vivre
ensemble, puisque le système social n'est plus garanti par la
référence à une transcendance. Cette organisation englobe, en
fait, deux conceptions de la liberté : le droit de faire ce qui ne nuit
pas à autrui et le pouvoir de s'engager, de s'associer. Il s'agit là
d'animer l'espace public constitutif de la démocratie moderne,
c'est-à-dire cette capacité à élaborer ensemble une forme de lien
social, librement assumé ».

Humainement, la citoyenneté c'est une histoire de lien,
d'appartenance, d'identité collective, d'adhésion à des mythes

¹⁶ Cf *15-35 ans : les individualistes solidaires*, SCP Communication, pour
l'Observatoire de la Fondation de France, 2007,
http://www.fdf.org/download/valeurs_jeunes_fdf.pdf, p. 11

partagés. *Correspondances citoyennes* met tout cela en mouvement, sans prosélytisme, juste en dialoguant, suscitant le désir de correspondre par le biais d'une autre forme de participation, celle de l'art de proximité.

Chapitre 4 – L'ART DE PROXIMITE : POUR S'ENGAGER

Entre ce qui est et ce qu'on aimerait qui soit : le trajet anthropologique

Correspondances citoyennes est à la fois un projet civique et un projet d'artiste. Les deux ne sont pas antinomiques, même si la place de l'artiste dans une société fait souvent débat entre les tenants de l'artiste libre de toute fonction, et les partisans de l'artiste engagé. Sans doute chaque artiste possède-t-il son propre point de vue dépendant de sa façon de travailler et de son propre être-au-monde. Mais l'exploration anthropologique de l'imagination créatrice – imagination sur laquelle se fonde le travail artistique - nous indique en quoi l'art joue une partition sociale plus essentielle que certains de ses acteurs ne veulent le reconnaître.

Depuis que l'homme est homme, sa pensée se déploie sur deux registres inséparables l'un de l'autre : la raison et l'imagination. Grâce à la raison, nous savons analyser le réel, l'interpréter avec un maximum d'objectivité, nous plier à ses contingences les plus élémentaires, nommer de plus en plus nettement ce qu'il est. Mais grâce à l'imagination nous avons pu dépasser ces contingences, créer des objets, lutter contre l'implacabilité de la nature ... inventer la fête, la poésie, l'art.

Une grande majorité d'anthropologues explique la naissance de l'imagination humaine par l'émergence de la conscience de la mort et la souffrance que l'événement a déclenchée. La part raisonnée de la conscience objectivait la mort en voyant les corps se décharger du souffle et du mouvement. Les émotions ont

éveillé tristesse et peur. La mort devenant difficile à supporter, la part subjective de la conscience s'est alors mise à la transgresser en inventant une transmortalité. Les premières sépultures d'homo sapiens témoignaient de la naissance de l'imagination humaine. Depuis ce moment l'être humain n'a eu de cesse, dans la grande histoire de son évolution, de tenter de s'abstraire du cours logique des choses, de lutter contre le poids du réel, et ceci par le travail permanent de son imagination. « L'imagination symbolique a pour scandaleuse fonction générale de nier éthiquement le négatif » nous dit Gilbert Durand¹⁷. Elle est négation vitale, négation du néant, de la mort et du temps.

Le génie de l'homme aura été de trouver cette troisième voie frayée entre le réel (implacable) et l'imaginaire (sans borne), entre le logique (froid et distancié) et l'affectif (passionnel et fusionnel). C'est dans l'interconnection permanente entre, non pas réalité et illusion, mais entre « deux types de réalité » (Edgar Morin¹⁸) que le trajet anthropologique a pu se développer jusqu'à nos jours.

¹⁷ Dans *L'imagination symbolique*, PUF quadrige, 1993, p.113-114

¹⁸ *La méthode 3 : la connaissance de la connaissance*, Seuil, 1986, p.110

Pour dire « oui tout de même à la vie »

Cette négativité source d'inventivité s'est déployée sur plusieurs plans :

Sur un plan biologique : l'imagination est devenue comme notre instinct de survie. Elle rétablit l'élan vital compromis par la dégénérescence corporelle du temps qui passe. Elle représente notre dynamisme progressif qui tente d'améliorer coûte que coûte le destin de l'homme. Elle euphémise ainsi le vieillissement opposant la vie à la mort biologique.

Sur un plan psychosocial : l'imagination moule une génération dans un champ d'images relativement uniforme. Dans l'étude d'une société, on ne peut pas séparer les pratiques concrètes et rationnelles mises en place dans le quotidien du système imaginaire entourant et soutenant ces pratiques. Toute société humaine tente par le biais du symbolique de rendre intelligible le monde et la place de l'homme dans le monde. Les mythes qui en découlent (et la société la plus moderne est truffée de mythes) permettent d'assurer l'équilibre intérieur de toute société et par là même leur propre persistance. Sur le seul plan psychologique elle oppose ainsi le bon sens à la folie. Et sur le plan social elle oppose l'adhésion aux mythes de la cité à l'aliénation et à la désadaptation.

Sur le plan anthropologique : l'imagination permet à l'homme de nier son animalité, ou en tous les cas de refuser son assimilation. L'homo symbolicus est, dans la situation des connaissances actuelles, ce qui le distingue de l'animal. De là provient l'immense

musée imaginaire élaboré d'année en année, constitué des œuvres de toutes civilisations, et qu'aucune société avant la nôtre n'avait mis en circulation de par le monde. En même temps que se propagent la science, la technologie, l'argent, on assiste à une diffusion massive des chefs-d'œuvre de la culture. Ce musée imaginaire, développé par Malraux, n'a pas seulement pour but d'être une collection d'images, mais il dresse « le tableau composites des espérances et des craintes de l'espèce humaine, afin que chacun s'y reconnaisse et s'y confirme »¹⁹. L'imagination dresse la fraternité des cultures et spécialement des arts en un anti-destin consubstantiel à l'espèce humaine.

Sur le plan transcendantal : l'organisation des symboles débouche toujours vers une infinie transcendance qui se pose comme valeur suprême. La théophanie est universelle. Le symbole face à l'entropie de l'univers érige le domaine de la suprême valeur et équilibre l'univers qui passe par un Être qui ne passe pas, à qui appartient l'éternelle enfance, l'éternelle aurore. L'imagination dresse donc enfin la médiation de l'éternel dans le temporel.

¹⁹ Gilbert Durand , Ibid., p. 125

L'imagination s'inscrit déjà dans une forme d'engagement

Ainsi, qu'il le veuille ou non, l'artiste qui façonne des images (visuelles, sonores, olfactives, gustatives, tactiles...), qui les propose à la société, qui les diffuse bon gré ou mal gré, joue à plein ce rôle dynamique de transformation permanente de la réalité. Il nous emmène dans un regard décalé et totalisant. Il dévoile l'imprévu, explore les zones d'ombre, accentue les traits de l'insolite, offre des images à rêver ... nous fait changer de lunettes et, en cela, nous révèle à nous-mêmes, cette autre part de notre intelligence : l'intelligence sensible, émotionnelle, intuitive, imaginative.

Par le pouvoir de leur imagination, les artistes assurent pleinement, parfois à l'insu d'eux-mêmes, l'ouverture sur d'autres formes d'être-au-monde. Ce n'est pas qu'ils sont les seuls à la posséder, c'est que par la pratique quotidienne de leur art ils l'ont fertilisée et l'expriment bien plus aisément que tout autre. Sylvie Robert, adjointe municipale rennaise à la culture, porte ce même regard : « l'art est là pour éveiller à la connaissance, pour réveiller les consciences, pour apporter une dimension réflexive et critique »²⁰.

On le voit, l'imagination n'est pas une façon de se retirer du monde, bien au contraire. C'est une façon de donner d'autres directions au monde, d'autres interprétations que celles trop

²⁰ Dans « La culture est déterminante pour construire les villes de demain », **Le Rennais**, n°383, avril 2007, p.11

limitantes du concept scientifique. La rationalité nous sépare des choses, nous maintient à distance affective et émotionnelle (ou du moins tente de le faire).

Mon sud à moi, se trouve peut-être au pôle nord, je rêve des aurores boréales.

Je suis lassé par cette vie automatique, chaque objet à sa place ! C'est une horloge rythmée, tout nous guide, il reste peu de places pour nos imaginaires...

Chère Paloma, j'espère que tu trouveras un jour le cap et du vent pour atteindre cette lumière émise par le soleil du sud, autour d'une table avec tes proches.

Ma boussole est inversée.

Astalwego

Assad.

L'imagination est faite de liens, de correspondances avec le monde. Elle relie le moi et le non-moi, le perceptible et le non perceptible. Elle tisse à l'infini des rapports vitaux sans lesquels l'existence serait d'une pauvre asepsie émotionnelle et imaginaire.

Elle se façonne dans ces échanges incessants entre les intimités objectives du réel et les pulsions subjectives de l'individu. L'imaginaire va devenir le liant de tous nos rapports sociaux et écologiques (rapports aux autres et rapports à la nature). Il met du sens sur le monde, traduit, interprète, insère chaque être humain

au tissu complexe et inquiétant de l'existence. Il est de l'ordre de l'implication existentielle, de l'engagement pour la vie, du développement de l'être-au-monde.

L'art en lui-même fait alors œuvre de reliance. Pour peu qu'on l'insère de façon volontaire et réfléchie dans un projet de

territoire, cette reliance-là s'immisce au cœur même du projet. C'est ce qui s'est passé dans *Correspondances citoyennes*.

Chapitre 5 : UN ACTE D'ÉDUCATION POPULAIRE

Au cœur du réseau de fils entrelacés, l'Age de la Tortue, tous les jours croise et parle avec Louise, Joël ou André, discutent avec les partenaires politiques, collecte des paroles, anime des ateliers d'écriture, monte des spectacles pour tous. Leur projet : « être acteur de la vie sociale et contribuer au développement de l'identité culturelle d'un territoire » ; avec cette envie forte « de

partager nos émotions et nos doutes, de faire circuler les paroles des habitants et des artistes, d'insuffler des changements poétiques, uniques et politiques dans notre quartier, dans notre ville ». Projet d'éducation populaire ? Ce n'est pas nommé ainsi mais ça en a toute la matière.

Une éducation populaire par agitation de l'ordinaire

En disant cela, j'accorde d'abord à la notion d'éducation populaire son acception la plus globale. L'éducation n'est pas seulement transmission culturelle de la part d'une génération adulte vers la jeune génération. Bien sûr, les parents sont des éducateurs de leurs enfants. De même, par le biais de l'école, les enseignants transmettent des savoirs socialement acceptés aux enfants et aux jeunes de la nation. Mais de façon informelle, quiconque apporte un levier transformateur à l'autre participe à son éducation permanente. « E-ducere » et « e-ducare », les deux racines étymologiques de l'éducation, indiquent à la fois l'acte de « conduire hors de » et celui de « nourrir ». Chaque personne peut jouer ce double rôle d'aider une autre personne, souvent involontairement, à sortir d'un état pour progresser vers un autre en le nourrissant d'informations, de témoignages d'expériences, de conseils avisés, ou tout simplement de bienveillance et d'attention. Tout le monde peut repérer dans sa vie des rencontres qui lui furent essentielles, déclenchant des prises de conscience et

des changements, sans que l'acte fût inscrit dans un cadre d'éducation formelle et volontaire. Ainsi une forme d'éducation populaire se joue par simple co-existence, croisement avec les autres, conversations de comptoirs, débats d'idées.

*Je n'ai pas éprouvé le sentiment d'arriver dans l'inconnu.
J'ai fait confiance car il y avait des gens sur place.
J'ai été accueilli par une communauté.
Nous avons des points communs qui permettaient de se
rencontrer
Paul Bertin*

En déployant au cœur du quartier des actions de rencontres, d'échanges, d'écriture, de scénographie le collectif de l'Age de la Tortue pose déjà un potentiel d'éducation populaire. Ce potentiel va ensuite s'actualiser car les actes qui seront engagés dans la rencontre avec et entre les habitants seront pensés comme des

agitateurs de conscience. Le développement de la conscience s'opère dès qu'un événement déclencheur s'immisce dans le déroulement ordinaire des choses. Une question, une consigne, une interpellation, une invitation peuvent interrompre momentanément le cours de la vie quotidienne et engendrer une rupture dans le rythme et le contenu de la pensée.

Dans *Correspondances citoyennes*, les artistes en résidence ne se sont pas contentés d'observer et de produire. Ils ont eu pour mission de faire écrire. Entre le premier « bonjour » d'une rencontre artiste – habitant et la correspondance élaborée par l'habitant tout un processus transformateur aura dû se mettre en place. Dans l'esprit même de chacun se seront bousculés, entremêlés, conglomérés questions et réponses, doutes et certitudes, peur et fierté, jusqu'à ce qu'intérieurement de nouvelles pensées, de nouveaux actes signent le gain de complexité que la personne a élaborée au travers de cette rencontre. Ceci vaut pour l'artiste comme pour l'habitant. « Mon travail n'est qu'une progression entre ce que j'ai fait avant et ce que je vais faire après » reconnaît Greg Nieuwart.

Le changement chez une personne procède de son éducation permanente ; les grands changements comme les petits changements, ceux dont on ne se rend pas vraiment compte mais

qui pourtant font qu'on n'est pas le même à 40 ans qu'à 20 ans, bien qu'on ait parfois l'impression qu'il ne s'est pas passé grand-chose dans sa vie. Elle est ainsi par obligation « populaire » car tout individu y accède au travers de ses expériences quotidiennes.

*Chère Violette,
J'ai retrouvé dans votre lettre des souvenirs de route,
d'exils. Les miens, ceux de ma famille.
J'ai grandi ici et là avec mes frères et mes parents. Mes
grands-parents ont tous migré aussi. Les ancêtres
précédents aussi. Combats, survivance, découvertes.
On est finalement tous bi-, tri-, multi-culturel.
Qu'on vienne d'ici, d'ailleurs, de nulle part, on a tous de
l'immigration en nous.
On doit le dire, on doit le partager, on doit s'en nourrir.
Et surtout, et surtout, ...
« ETO MORA NY FIANANA »
Continuons la gymnastique culturelle.
Musclons-nous dans l'interaction.
A bientôt Violette,
Anne-Cécile.*

Une éducation populaire par inscription dans les grands mouvements sociaux du même nom

La forme la plus connue d'éducation populaire, car nommée ainsi, est celle qui regroupe depuis deux siècles la dynamique sociale qui tente de donner à tous l'instruction et la culture nécessaires à une participation citoyenne du plus grand nombre. Née dans la même mouvance que l'école gratuite et obligatoire, l'éducation populaire est devenue au fil du temps une péri ou contre-école : cours du soir, bibliothèques pour tous, conférences populaires, maisons de la culture ... elle s'est nourrie d'une quadruple volonté : favoriser l'appropriation du savoir, partager la culture, faire accéder aux loisirs, et démocratiser la citoyenneté. Son histoire s'entremêle avec celle des mouvements ouvriers, des colonies de vacances et de l'animation socio-culturelle, avec un fort militantisme chez ses leaders comme chez ses éducateurs de terrain.

Pourtant, aujourd'hui les critiques sont vives vis-à-vis des fédérations nées, pour certaines, il y a plus de cent ans²¹ à qui l'on reproche d'avoir troqué le militantisme combattant contre un clientélisme commercial soumis à des exigences de rentabilité : le « peuple » pour qui l'on s'engageait est remplacé par le « public », le citoyen par l'utilisateur, l'animateur est devenu un « gentil organisateur » et l'activité proposée flirte avec

l'activisme raboteur de conscience : plus on s'agite, moins on pense. L'heure est au « marché » et non plus à la transformation sociale.

Les animateurs de l'Age de la Tortue revendiquent leur filiation avec l'Education populaire sans être rattachés à l'une de ses grandes fédérations. Et c'est même sans doute en marge de celles-ci, au plus près des territoires, que se re-définit l'éducation populaire. « C'est un projet qui amène les artistes à aller dans des retranchements dans lesquels ils ne vont pas habituellement, sur des questionnements qu'ils peuvent ne pas se poser dans leur projet artistique habituel, les amener sur un territoire qu'ils ne connaissent pas forcément, dans un dispositif de rencontre. C'est bien la rencontre qui est au cœur de ce dispositif-là. L'artiste va autant se nourrir de l'habitant que l'habitant de l'artiste. C'est autour de cette rencontre-là qu'il va se passer quelque chose et que ça va devenir des actes, une création qui va faire boule de neige et se répercuter », commente Isabelle Jamin.

Tous les artistes associés au projet se sont reconnus artistes engagés. Greg Nieuwart se dit « passeur de paroles », Adeline Keil veut « témoigner de la vie quotidienne », Alain Helou voit le travail de l'oeuvre dans la rencontre avec l'autre, « intello ou boulanger ». Régis Guigand est venu explorer les prises de paroles populaires ...

²¹ Ligue de l'Enseignement, (1866), Scoutisme (1907), Eclaireurs de France (1911), Jeunesse ouvrière chrétienne (1924), Jeunesse agricole française (1929), Ligue française pour les auberges de la jeunesse (1929), Centres d'Entraînement aux Méthodes d'Education Active (1937), Léo Lagrange (1941), Peuple et Culture (1944), Francs et Franches Camarades (1945), etc.

De l'histoire de l'éducation populaire on a surtout exploré et relaté le courant de l'innovation pédagogique, laissant rapidement de côté celui de l'action collective et de la démocratisation du politique. *Correspondances citoyennes* renoue avec ce projet. « La modernité de l'éducation populaire se trouve dans son projet originel » reconnaissait également Franck Lepage²². Cela mérite d'être souligné.

²² Dans **Le travail de la culture dans la transformation sociale**, une offre publique de réflexion du ministère de la jeunesse et des sports sur l'avenir de l'éducation populaire, rapport d'étape, janvier 2001

Chapitre 6 : DES REBONDS DE PAROLES EN GUISE DE PRODUCTION ARTISTIQUE

L'exigence artistique

La production artistique : des lettres, écrites ou parlées, suspendues au plafond ou collées au mur, sur papier ou DVD, en couleurs ou en noir et blanc, en caractères informatisés ou à l'écriture manuelle ...

... des lettres dont la forme invite mais le contenu retient.

Les artistes avaient pour seule contrainte de rendre trois correspondances, la leur et celles de deux habitants du Blosne, sous quelque forme que ce soit, mais adressables à d'autres.

L'exigence artistique posée par l'Age de la Tortue était ainsi dans le processus. Ce qui importait c'était de dynamiser, grâce à l'art, des échanges de quartier. « On n'exige pas la qualité artistique auprès des artistes, on n'en a ni le droit, ni la légitimité. Nous choisissons ceux qui s'insèrent dans un travail de société intéressant. L'évaluation n'a pas à porter sur la qualité artistique mais sur l'enjeu social du travail artistique » commente Tanguy Hoanen ; qui poursuit : « les artistes sont assez exigeants avec eux-mêmes. Nous, nous devons organiser les résidences pour qu'ils mènent leur travail. Nous avons une exigence, elle est ailleurs que dans la qualité de l'œuvre, elle est dans la relation contractuelle entre nous et artistes. Les programmeurs n'ont pas à dire si c'est un bon spectacle ou un mauvais spectacle mais si c'est un spectacle qui a du sens sur ce territoire et pour ses

habitants ». C'est ce dont témoigne également Sylvie Robert, pour qui la ville de Rennes doit « penser un projet artistique et culturel en lien étroit avec la population »²³.

La rencontre artistique a si bien fonctionné en tant qu'outil, que l'outil a su se faire oublier au profit du contenu : tous les correspondants, les premiers comme les suivants, n'ont répondu qu'aux paroles inscrites dans les lettres.

Paroles émouvantes, bribes d'existence, souffrances dévoilées, plaisirs minuscules, isolements partagés, chuchotis de sérénité, poésie du quotidien ... Lecteurs touchés !

On vit en pensant que nos existences indiffèrent totalement nos voisins et l'on s'aperçoit, tout à coup, qu'il n'en est rien, qu'on n'est pas seul, que des amitiés peuvent surgir. Il a suffi que quelqu'un frappe à la porte, s'intéresse à des vies intimes, écoute, pour que des existences se croisent.

De quel droit ? Flagrant délit de voyeurisme ? Promesse trompeuse ? Arrogance ? Fausseté ? Dévoilement d'intimité ? « Tu es un RG toi ? » a demandé un jeune passant, à Greg Nieuwart en le voyant se préparer à prendre des photos. En fait,

²³ Dans **Le Rennais**, avril 2007, n°383, p.10

c'est peut-être là que commence la citoyenneté répond l'équipe de l'Age de la Tortue : qui que l'on soit, et d'où que l'on vienne « se mêler de la vie collective ». C'est même faire en sorte que ce qui semblait ne pas nous regarder finisse par nous interpeller, rendus sensibles par des événements qui ne se déroulent pas dans

sa propre sphère privée mais pour lesquels nous avons le devoir de nous sentir concernés. Et c'est ainsi que cela a fonctionné.

Sans doute la démarche des artistes, ceux-là mêmes choisis par l'Age de la Tortue, y est pour quelque chose.

Démarche première : connexion artiste - habitant.

Cette connexion première est d'abord une histoire de rencontre humaine. Chaque artiste avait la vigilance forte de ne surtout pas s'installer en colonisateur, voleur d'intimité, se posant la question de sa légitimité à aborder ainsi des inconnus sur une terre elle-même étrangère.

Je n'ai pas eu de mal à rencontrer les gens, j'avais même une liste pas possible. Mais quand je suis arrivée dans leur intimité c'est là que j'ai commencé à me poser plein de questions. C'est la légitimité de ce que moi et les autres on était en train de faire en tant qu'artiste. Comme si on est supérieur en tant qu'artistes, avec un super projet, à débarquer dans la vie des gens de la rue. Tout ça, ça m'a posé des questions.

Paloma

Ce qui m'intéressait c'était de rencontrer des gens à qui je n'arrache pas les choses. (...) Je ne voulais pas travailler avec des gens pour juste leur soutirer des informations.

Déjà je trouve qu'en 10 jours on entre dans leur vie, je ne me sentais pas de travailler avec des gens qui n'étaient pas d'accord
Adeline

Je sais qu'il y a quelque chose d'un peu faux, d'autant que j'habite dans cette ville dont le Blosne n'est qu'un quartier et qu'il y a un certain risque d'incompréhension. Que ma démarche soit perçue comme arrogante. (...) Mais ce n'est pas ça qui me guide, du moins je l'espère.

Non, plutôt l'envie de considérer cet espace et ces 18000 habitants comme on le fait quand on voyage, avec une certaine ingénuité et une envie de rencontres inattendues, insolites, de se laisser happer et de se reconnaître semblables et différents.

Alain

Se mettre d'abord à disposition des habitants et des lieux : la mise en confiance était le passage obligé de la rencontre, en se dévoilant soi-même, en prenant le temps, en construisant

ensemble les correspondances. Régis a parlé de son enfance avant que d'inviter ses correspondants à le faire. Nylso quadrilla tout le quartier de ses coups de crayon avant de se présenter aux habitants afin « que ça serve à l'entretien, pour que je n'y arrive pas vierge. Il y a deux choses : mon trajet à moi, sur lequel je n'ai pas grand-chose à dire d'autre que les dessins, et le trajet avec les correspondants que je suis, là je n'arrive pas sans un minimum d'éléments (...) par politesse, question d'intérêt porté à l'autre ». L'autre devint alors le complice pour une co-création citoyenne, l'artiste dans la maîtrise technique d'un art, l'habitant dans le récit sensible de sa lettre.

Un des indicateurs les plus évidents de la co-création est dans le médium artistique utilisé qui n'est pas le médium habituel pour certains ou dans la thématique traitée qui n'est pas celle demandée dans le cadre de *Correspondances citoyennes*.

Greg, qui a l'habitude de se promener caméra sur l'épaule, ici en usa avec parcimonie. Dans ces cheminements d'appartement en appartement, autour de l'usine, à l'écoute des histoires de vie, un élément commun apparut : l'inconnu. L'inconnu devint le cœur des portraits réalisés.

Adeline est photographe, elle a envoyé la famille Sirkel au photomaton plutôt que de faire les photos elle-même. « C'est rigolo parce que je n'avais pas du tout envie de faire des images, je voulais me laisser la possibilité de chercher autre chose. On n'a pas souvent l'occasion d'avoir du temps pour le travail d'auteur, c'est donc l'occasion de tester autre chose cette résidence. C'était un challenge, aller chercher de la matière qu'on n'aurait pas forcément cherchée » explique-t-elle.

Alain Helou n'a même pas usé de médium, la rencontre a décidé : ce serait des slogans. « Le fait de s'adresser est constitutif de l'œuvre. Les questions de productions, de manière de présenter ne sont pas complètement séparées du travail de création. Le rapport entre artiste et citoyen se met au milieu de tout ça. Essayer de trouver des endroits où ça réagit, étonne, dialogue, émeut ... et prendre ça comme un élément de l'œuvre et non pas je le montre parce qu'il faut le montrer et qu'il y a des lieux pour ça ».

Pour Régis le travail s'est fait très lentement. L'attente était nécessaire. Une semaine après le début de la résidence : « sentiment désagréable que rien n'était fait, rien n'était acté. Tout était là, ils avaient mis le pied dans la porte. Ils étaient titillés. Mais c'est pas évident d'arriver avec toutes ces questions, c'est une part d'intime très très importante. Moi je sais en jouer, je peux le faire dans l'écriture mais avec d'autres ... Moi je suis habitué, mais je sais qu'il ne faut pas se précipiter, et c'est quelque chose que je ne sais pas forcément faire. Avec les jeunes de Quattro Connection, je m'en suis rendu compte, ça faisait une heure et demi qu'on parlait, quand je leur ai demandé s'ils voulaient bien écrire quelque chose J'ai vite dit « bon on rembobine le film, j'ai rien dit ». Et je pense que si ça a pu se faire c'est parce qu'on a pu prendre le temps, tout le monde a réfléchi ».

Nylso était sûr de sa technique mais les éléments de contenu se sont construits dans ses arpentages, d'abord solitaire ensuite guidé par Abderaman. « J'ai commencé le lundi matin, et j'ai terminé 10 jours plus tard, c'est la contrainte. Tout ce qui se passe entre les deux, je l'intègre dans le parcours ».

Avec Lydia, pour Paloma, « ça a été rigolo, parce que moi je lui ai expliqué mon idée, j'avais rendez-vous avec elle le lendemain en pensant qu'il fallait que je l'aide à écrire sa lettre. En fait elle avait acheté un cahier tout neuf et elle avait fait sa lettre. Elle m'a demandé de l'aider pour corriger en espagnol. Je l'ai transcrite, elle a été complètement émerveillée que quelqu'un puisse écrire en espagnol ».

Les résidences ont passé, les relations se sont entretenues. Adeline a refait le marché avec Monsieur Jorge, Alain continue de voir Louise régulièrement, Violette échange avec Paloma des numéros de téléphone de médecins.

La dernière fois que je les ai vus : je leur ai dit que j'espérais qu'on allait se revoir, sans forcément faire quelque chose ensemble, mais de savoir que l'autre est là, ça suffit. Moi j'ai une association d'artistes, eux aussi, avec un certain engagement. Nous faisons un certain nombre de choses en tant que citoyens. Ça suffit de savoir que l'autre est là. Pas forcer les choses. Le jour où j'aurai envie de les solliciter pour un projet, je le ferai.
Régis

Deux idées sont contenues dans l'acte de correspondre. Le préfixe « co », d'abord, signale la présence d'au moins deux interlocuteurs. Ensuite si ces interlocuteurs se « répondent » c'est qu'ils s'écoutent, qu'ils s'entendent et qu'un échange s'instaure entre eux : correspondre pour SE correspondre, se parler pour s'ajuster. Rebonds de paroles dont la conséquence n'est pas la juxtaposition de points de vue mais construction d'un sens partagé des choses. L'entre-deux de la correspondance

devient le siège du surgissement. Parce que l'autre me parle, puis que je lui réponds, je formalise, j'affine, j'interroge, je raconte, je prends de la distance sur moi-même en même temps je m'implique au milieu des autres ... bref, je rentre dans le jeu du monde, je m'engage. La correspondance va avoir la même fonction que toute rencontre : créer chez l'individu à la fois de la distinction et de l'appartenance²⁴ (en ce qu'il affirme ses propres positions tout en remarquant qu'elles ont des points communs à celles de l'autre). Un effet « boule de neige » s'opère alors, entre les deux correspondants d'abord, puis à d'autres correspondants lorsque le dialogue s'ouvre au-delà.

Salut AA

Ta lettre m'a beaucoup touchée.

Toute cette souffrance et cette détresse que tu vis, cette petite mort dans ce pays où on ne sait plus trop accueillir Alors j'ai envie de te dire Bienvenue, bienvenue en France, bienvenue en Bretagne, bienvenue sur un autre bout de planète qui n'appartient à personne ... Seb

²⁴ Cf. Edgar Morin, **La Méthode, 1 : La nature de la nature**, Seuil, 1977

Une soirée pour donner un souffle collectif

Avril, les résidences sont closes, les premières lettres sont écrites et mises en forme. Il faut les envoyer, les adresser, les donner à lire. L'idée fut de rassembler les premiers acteurs du projet autour d'un repas, le 27 avril. Première bonne idée : l'engagement (venir dîner) n'est pas trop brutal. Il était important d'y veiller : mettre à nu des récits intimes peut équivaloir à jeter un chat à l'eau.

Les correspondances sont donc simplement accrochées ou posées là, sous un chapiteau, l'individuelle au milieu de l'ensemble. Elles ne seront pas toutes lues ce soir-là. On est venu dire bonjour, parler un verre à la main, s'asseoir à côté de son correspondant, reconnaître une voisine. « Les gens parlaient d'eux autour d'idées communes, de la fraternité, de la nécessité de vivre ensemble ; mais aussi des difficultés de vivre en voisinage, des expériences de solidarité que certains avaient vécues, parfois l'anecdote racontant la misère ou la difficulté mais parfois aussi la joie d'être ensemble », relate Tanguy.

Une centaine de convives partagèrent ce moment événementiel. Seconde bonne idée : les événements ponctuent la vie quotidienne en lui donnant du relief. Ils sont devenus des arrêts, non pas sur image, mais sur le temps. Et plus on s'y regroupe, nombreux, plus peut s'y jouer la proxémie émotionnelle rappelant qu'ensemble, on fait face à la massification croissante et on se tient chaud. Le sociologue Michel Maffesoli a particulièrement démontré « les nouvelles figures d'une socialité exubérante et polymorphe (...). Nous sommes entrés dans l'ère des tribus, des réseaux, des petits

groupes, et vivons à l'heure des rassemblements éphémères et effervescents »²⁵. L'esprit du temps qui est cité ici ne doit pas être compris comme phénomène de mode, mais bien comme nécessité humaine de maintenir le cap sur un océan de courants contradictoires et tempétueux.

C'est bien dans la proximité du quartier et sa force attractive que se propagent par contagion des sentiments, des émotions et pour finir une forme de solidarité. Au lieu d'une morale surplombante et abstraite qui viendrait par volonté politique, peut sourdre de ces événements, une éthique du vivre ensemble, non écrite mais plus tenace car organiquement incarnée. « Pour formuler une loi sociologique je dirai comme un leitmotiv que ce qui est privilégié est moins ce à quoi chacun, volontairement va adhérer (perspective contractuelle et mécanique) que ce qui est émotionnellement commun à tous (perspective sensible et organique) »²⁶.

« Je pense que si on recontactait toutes les personnes qui sont venues et se mettait en lien avec d'autres, ça marcherait. Elles se sont suffisamment données du plaisir pour donner une suite. Au moins une majorité. La construction d'un réseau habitants a bien marché. Ils ont compris avec

²⁵ **Le temps des tribus**, Méridiens Klincksieck, 1988

²⁶ Ibid. p.34

fraternité qu'on était sur de la construction participante » estime Tanguy.

Une exposition pour inviter à continuer

Un événement, par définition, est court, ponctuel, et extraordinaire. Mais il a du sens en s'inscrivant dans le fil du projet, avec un avant et un après. L'exposition, est pour l'heure, le fil de l'après. Sont venus les participants de la fête mais aussi des passants. C'est là que les correspondances furent réellement lues, dans le calme de la salle d'exposition. C'est là qu'elles ont touché, contaminé. Parce qu'elles étaient toutes à la première personne du singulier sans paraître gonflées d'égos empesés.

Monsieur Gallier répond au Père Paul, Joëlle à Paloma, Sandrine à Asmae, Anne-Cécile à Violette ... qui pour raconter l'histoire de sa grand-mère, qui pour offrir une fable philosophique, qui pour réchauffer d'un mot amical, qui pour dire « tu n'es pas seule ».

Emmy du Blosne, Bonjour,

*Ainsi tu es venue du Nord de Rennes au Sud, via différentes
villes de France,
Mais alors tu es Emmy Gré...*

*Je te reconnais,
comme tes voisines,
tes voisins
venus de la campagne,
d'un autre département,
d'une autre région,
d'un autre pays,
d'un D.O.M.,
d'un T.O.M. ...
...TOUS des
EMY GRÉ*

Avec elles, avec eux tu peux conjuguer :
*Je suis Emmy
Tu es Emmy
Il est Emmy
Elle est Emmy
Nous sommes Emmy
Vous êtes Emmy
Ils sont Emmy
Elles sont Emmy*

*Alors, quand tu peux, enlève les parpaings, les clôtures,
laisse les gens parler, passer.
Bon Gré,
Malgré
Il faut s'adapter,
Chère Emmy Gré.
Evelyne.*

Est-ce que l'espace public s'emplit de ces mêmes rebonds de paroles souvent pacifiques, parfois coléreux, mais toujours empathiques ? L'avenir le dira peut-être.

POUR CONCLURE

Nous vivons une époque d'entre-deux : les temps modernes ne sont plus, les temps post-modernes n'ont pas encore trouvé leur nom ni leur rythme.

Les temps modernes, émergeant à la Renaissance, étaient caractérisés par la croyance dans le progrès humain. La société transportait une grande confiance dans la capacité humaine à piloter son devenir de façon productive et rationnelle. Le monde était net et séparé en deux : le bien d'un côté, le mal de l'autre. Ce projet se voulait universel. L'avenir était ouvert, et appartenait à la prévision, à la prospective et à la futurologie. On pensait que le temps était linéaire et continue. On aimait la Grande Histoire, objective, distanciée, qui nous aidait à mettre de l'ordre sur le monde. La responsabilité était politique, administrative, civile et pénale, on la portait tous collectivement, au cœur des lois et des règles. L'attente était espérance.

Dernier quart de XXe siècle, les certitudes s'effondrent. Le monde apparaît dans toute sa complexité. On est entré dans une culture du paradoxe et du flou, y compris dans la quotidienneté la plus immédiate. L'avenir, fermé, développe une certaine frilosité du risque, de la précaution et de la prévention. Chacun doit porter son propre projet individuel à bout de bras, il s'agit d'apprendre à savoir devenir, et non plus à être. Le temps est devenu discontinu, éphémère, urgent. Il nous faut tout mener en même temps et dans l'instant : les figures de « l'embarquement immédiat » ou du « en cas d'urgence » gouvernent nos prises de décision. Même l'espace, si tranquille auparavant, se dérobe à la lenteur : nous nous téléportons d'un double clic. La responsabilité est devenue

psycho-sociologique : instrument de fragilité, de vulnérabilité car imposée et illimitée. Rajoutons à cela les bouleversements écologiques imposés à la planète et qui mettent en péril non seulement la qualité de la vie mais l'existence même de nos petits-enfants.

Entre l'écoulement d'un quotidien qui semble toujours aller trop vite et l'explosion d'une mondialisation incontrôlable à l'échelle individuelle, l'homme d'entre-deux se découvre fragile. Alors qu'il pensait maîtriser la nature, la nature lui échappe ; alors qu'il cherchait l'enrichissement, l'appauvrissement se renforce ; alors qu'il besognait pour la liberté, l'aliénation n'a fait que changer de figure. L'ampleur des risques pour un futur proche est sans précédent dans l'histoire de l'humanité.

Le psycho-sociologue Jean-Pierre Boutinet le traduit ainsi : les sociétés traditionnelles, en se modernisant, tentaient de mettre à bas leur « opium religieux » pourvoyeur d'un salut extra-mondain. Les sociétés occidentales modernes cultivaient leur « opium utopique » dans un salut intra-mondain. Elles viennent de découvrir que cet opium, malgré les réalisations parfois spectaculaires qu'il a permis, a conduit à maints excès et tyrannies, comme son prédécesseur. Actuellement nous nous abreuons aux sources amères de ces deux désillusions. Certains de nos contemporains semblent s'être confectionnés un nouvel opium : celui du tout technologique, instrumental, informationnel et communicationnel. Mais la majorité de nos concitoyens, surchargée d'intimité, d'hyper-responsabilisation, de peurs, d'urgences à gérer, de transformations permanentes à assurer,

verse entre deux attitudes : la dépression (parce que c'est difficile) et le cynisme (parce qu'il nous faut bien vivre)²⁷.

Pour autant que cet état des lieux soit irréfutable, partagé par bon nombre de scientifiques, en diverses disciplines tant des sciences de la nature que des sciences de l'homme, le quotidien nous révèle des îlots de résistance à la dépression ou au cynisme. Il est, de par le monde même, des personnes qui besognent pour une autre qualité de vie pour le plus grand nombre.

Pour faire face à la crise planétaire, Yves Bertrand et Paul Valois nous proposaient trois attitudes : ne rien faire et peut-être réellement disparaître, confier le mécanisme de surveillance de la planète à quelques sages, ou bien assumer ensemble nos responsabilités²⁸.

L'Age de la Tortue fait partie de ces îlots de résistance qui ont choisi la troisième voie. *Correspondances citoyennes* est un projet de reliance. « Plus nous sommes autonomes, plus nous devons assumer l'incertitude et l'inquiétude, plus nous avons besoin de reliance. Plus nous prenons conscience que nous sommes perdus dans l'univers et que nous sommes engagés dans une aventure inconnue, plus nous avons besoin d'être reliés à nos frères et sœurs en humanité » explique Edgar Morin²⁹.

On a vu tout au long du projet, des gens se dirent reliés aux voisins, aux enfants des squares, aux « jeunes qui tiennent les murs », aux associations, au prêtre et à l'imam, reliés aussi aux

²⁷ **Vers une société des agendas, Une mutation des temporalités**, PUF, 2004

²⁸ Yves Bertrand et Paul Valois, **Ecole et sociétés**, 1992, Montréal, Agence d'Arc

²⁹ **La méthode 6 : Ethique**, Seuil, p.33

arbres, aux sentiers, aux oiseaux, reliés encore au Maroc, à l'Espagne, à la Turquie ...

On a vu tout au long du projet cette reliance s'amplifier, dévoiler des parts d'ombre, soulever des mystères, créer des sympathies, offrir des ailes au passé et des racines à l'avenir. Propagation d'une onde produite par le jet de quelques petits cailloux : des correspondances.

« A un moment de la soirée, raconte Mélanie Godon, une femme essayait de voir ce qui se passait sous le chapiteau de sa fenêtre d'immeuble, les deux musiciens l'ont vue, sont allés sous sa fenêtre et lui ont joué un ou deux morceaux. Andrée l'a recroisée plus tard, car elles sont dans la même cage d'escalier, et elle lui a dit qu'elle n'avait pas osé venir et aimerait bien qu'on fasse d'autres repas de quartier. Si on continue comme ça chacun amènera d'autres voisins », et c'est ainsi que le voisinage s'étire, s'étale, ramassant au passage, jusqu'à former une communauté de destin.

Et si, comme nous conseille Edgar Morin, on abandonnait le rêve prométhéen de la maîtrise du monde pour celui de l'aspiration à la convivialité sur terre !³⁰. C'est en tous les cas une convivialité de quartier qu'a commencé à tisser *Correspondances citoyennes*. Souhaitons que ces mains artisanes ne s'arrêtent pas là.

³⁰ Ibid., p.185

